Gerrebos, Laurent
L'avocate

Prix net : 1 fr. 50

L'Avocate

OPÉRETTE EN TROIS ACTES

DE

L. GERREBOS & G. DE CRÉSAC

MUSIQUE DE

H. ACKERMANS



LIBRAIRIE THÉATRALE
E. LELONG
33, Rue des Pierres, 33
BRUXELLES

—

LES DERNIERS GRANDS SUCCÈS DE

L. GERREBOS ET G. DE CRÉSAC

Le Charme Etrange . . .	*Opérette en 3 actes.*
L'Avocate	» »
Coiffeur de Dames . . .	» »
La folle régence ! . . .	» »
L'oiseau rare !	» »
Madame « Nick Carter » . .	» »

EN PRÉPARATION :

LES SECRETS DU THÉATRE

Dictionnaire des Coulisses

PAR

L. GERREBOS ET G. DE CRÉSAC



L' « AVOCATE » *est une œuvre alternativement d'une délicatesse et d'un comique irrésistible. La création de cette opérette a fait réellement sensation dans le monde théâtral et a marqué l'étape d'un brillant succès.*

Comme ses devancières : « L'Oiseau rare », « La folle régence », « Coiffeur de Dames », « Le Charme étrange », etc .. « L'Avocate » *plaît, intéresse, et captive même à la lecture. D'ailleurs les pièces signées L. Gerrebos et G. de Grésac apportent toujours avec elles un intérêt nouveau et tout personnel.*

L'ÉDITEUR.

L'AVOCATE

OPÉRETTE

Représentée pour la première fois, à Liége, sur le théâtre du Pavillon de Flore, le 24 février 1917, et à Bruxelles, sur le théâtre des Folies-Bergère le 31 août 1917.

DISTRIBUTION :

		à Liége	à Bruxelles
Ida Laroche (avocate)	Mmes	F. de Brasy	L. Lermigneau
Clairette Parmentier		Wernez	Daisy Grace
Agathe		Sorène	Delières
La nourrice		Plumier	Marthy
Cabillaud (président)	MM.	Druart	Spey
Richard Villebois		Bartholomez	Lefèvre
Maurice Parmentier		Paulus	Charlier
Benjamin		Jodin	Andrey
Jean		Dorival	Valdo
Poupart (médecin)		Alberty	de Lormeau
Le greffier		Hans	Hermans
Roussard (le concierge)		Christophe	Léoni
L'huissier		Destordeur	Réno
Le substitut		Duval	Simon
1er garde		Potdevin	Bresse
2me garde		Mathoul	Marcot

Juges et jurés, la foule.
Chorégraphie de Mr Mériadec.

Partition complète de « L'AVOCATE »
Édition MADO, 20, rue Albert, 20, LAEKEN

L'AVOCATE

OPÉRETTE EN TROIS ACTES
DE
L. GERREBOS et G. de CRÉSAC
Musique de **H. ACKERMANS**

ACTE PREMIER

Chez l'Avocate

Décor : intérieur bureau-salon, chaises, fauteuils assez luxueux.
Le rideau se lève sur l'orchestre. - A la troisième sonnerie, le domestique traverse la scène pour aller ouvrir.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, puis BENJAMIN.

BENJAMIN
(tenant un bouquet et une lettre)

Je vous en prie, ne me renvoyez pas, ce n'est plus seulement une prière que je vous adresse, c'est une supplication...

JEAN.

Je n'y puis rien.

BENJAMIN.

Elle est donc toujours inflexible ?

JEAN.

Mademoiselle l'avocate ne veut rien savoir. Dites-le bien à votre maître.

BENJAMIN.

Qu'elle lise au moins cette lettre, elle est empreinte, que dis-je, elle est inondée de la plus grande sincérité.

JEAN.

Je ne puis que la lui remettre.

BENJAMIN.

Avec ce bouquet.

JEAN.

Mademoiselle n'en voudra pas.

BENJAMIN.

C'est insensé ! Voilà la soixante-dix-huitième lettre que je lui apporte et jamais elle ne répond.

JEAN.

Ce n'est pas, non plus, le premier bouquet que votre maître lui envoie et cependant elle les lui fait remettre tels qu'elle les a reçus.

BENJAMIN.

Pardon, vous m'avez rapporté un bouquet auquel il manquait une fleur.

JEAN.

Vous les comptez donc ?

BENJAMIN.

Parfaitement.

JEAN.

Je m'étais permis d'en garder une pour l'offrir à mon Agathe. Agathe, c'est la bonne.

BENJAMIN.

C'est une indélicatesse excusable, dictée par une délicate attention.

JEAN.

Je vais porter la lettre.

BENJAMIN.

Et le bouquet.

JEAN.

Et le bouquet. *(Jean prend la lettre et le bouquet et sort.)*

BENJAMIN
(allant à la fenêtre)

Ça va, le bouquet est chez elle *(au public)*. Il a l'air content. *(Il s'assied.)* Cette fois, j'ai quelque espoir. *(Jean entre portant le bouquet et la lettre.)* Il n'est pas possible qu'elle résiste à tant de preuves d'affection. *(Voyant Jean)* Hein ?

JEAN.

Mademoiselle n'en veut pas.

BENJAMIN.

Il n'est peut-être pas assez beau ! C'est dommage, c'est ce qu'il y avait de mieux chez la fleuriste. Je vais arranger cela. Gardez le bouquet pour la bonne.

JEAN.

Oh ! merci !

BENJAMIN.

Je reviendrai avec quelque chose de mieux. J'ai vu, chez Marnélisse, une corbeille grande comme une petite maison. Je vais la chercher. *(Il sort.)*

JEAN.

Il ne perd pas courage. *(Il va à la fenêtre.)* Et l'autre attend toujours. Quelle patience ! Ah ! amour, quand tu nous tiens ! *(Il regarde les fleurs.)* A propos d'amour, offrons ces fleurs à Agathe. Qu'est-ce que je vais lui dire, que je les ai reçues ou achetées ? Je vais dire que je les ai achetées, c'est plus... c'est plus chic.

Scène II

JEAN, MAURICE et CLAIRETTE.

MAURICE.

Voyons, voyons, ne fais pas de coup de tête !

CLAIRETTE.

C'est fini entre nous, Monsieur.

MAURICE.

Tiens, je te promets de ne plus te faire de reproches.

JEAN.

Monsieur désire ?

MAURICE.

Votre bouquet.

JEAN.

C'est que...

MAURICE.

Voilà cent sous. *(A Clairette.)* Accepte ces fleurs, Clairette, accepte-les en signe de réconciliation.

CLAIRETTE.

Je n'ai que faire de vos fleurs achetées d'occasion. Jean, demandez donc si mon amie Ida peut me recevoir.

JEAN.

Bien, Madame. *(Il sort.)*

Scène III

MAURICE et CLAIRETTE.

DUO

I.

CLAIRETTE.

Après trois mois de mariage,

MAURICE.

Vraiment c'est de l'enfantillage

CLAIRETTE.

Troubler la paix dans la maison!

MAURICE.

Elle se fâche sans raison.
Tout cela pour une toilette
Que voulait ma femme coquette.

CLAIRETTE.

Il me traite de tous les noms,
Ah! monsieur nous divorçerons!

REFRAIN

MAURICE.

Ma femme devient intraitable,

CLAIRETTE.

Je croyais la vie agréable,

MAURICE.

Son caractère était si doux,

CLAIRETTE.

Comme il est changé, mon époux,

ENSEMBLE.

On dit que le mariage
N'est que trop souvent un mirage
Qui se dissipe pour toujours
Emportant l'espoir des beaux jours.
Cela dure déjà... un... deux... trois,
Cela dure déjà depuis trois mois!

II.

MAURICE.

C'est en vain que je cherche à plaire,

CLAIRETTE.

Un rien pourrait me satisfaire,

MAURICE.

Tantôt c'est blanc, tantôt c'est noir,

CLAIRETTE.

C'est ainsi du matin au soir;
Quand par une simple caresse
Il peut captiver ma tendresse.

MAURICE.

Tentons l'expérience, en ce cas,
Regarde, je te tends les bras...

(Elle fait la moue et se refuse à l'aimable invitation de Maurice.)

REFRAIN

Scène IV

Les Mêmes, plus IDA, puis JEAN.

IDA.

Ma chère Clairette, toi, c'est toi, avec Maurice!

CLAIRETTE.

Et si tu savais quelle est la raison qui nous amène...

MAURICE.

Ne la croyez pas.

CLAIRETTE.

C'est vous qu'on ne peut croire.

IDA.

Comment ! Après trois mois de mariage, vous ne vous entendez plus ?

MAURICE.

Je vous assure, Ida, que j'en ignore la cause.

IDA.

C'est risible.

CLAIRETTE.

Tu trouves que c'est risible. Quand tu auras un mari despote comme le mien, tu m'en diras des nouvelles. D'ailleurs, si je n'avais pas le bon droit pour moi, est-ce que je demanderais le divorce ?

IDA.

Quoi, tu veux...

MAURICE.

Oui ! oui ! Elle veut divorcer. Je veux être pendu si je sais pourquoi.

IDA.

Expliquons-nous.

CLAIRETTE.

C'est inutile.

IDA.

Cependant il me faudrait connaître la ou les raisons que tu invoques.

MAURICE.

C'est vrai.

CLAIRETTE.

Ce ne sont pas les raisons qui manquent, ni les motifs.

IDA.

Allons ! Allons ! Je vois ce que c'est, vous êtes deux grands enfants.

CLAIRETTE.

Non pas. *(A Maurice.)* Dites à mon défenseur les griefs que j'ai contre vous.

MAURICE.

Mais je vous jure, cher maître, que je les ignore.

CLAIRETTE.

Je vais vous rafraîchir la mémoire.

MAURICE.

J'en suis fort aise.

CLAIRETTE.

Tout d'abord, je vous reproche de vous lever trop tôt. J'aime faire la grasse matinée.

MAURICE.

J'ai mes occupations.

IDA.

Vous ferez chambre à part.

CLAIRETTE.

Oh ! non ! Si j'ai un mari pour faire chambre à part, autant prendre un mannequin.

MAURICE.

Le mannequin serait capable de se lever encore avant elle.

CLAIRETTE.

Vous entendez, maître, il m'injurie.

IDA.

Il plaisante.

CLAIRETTE.

Ensuite je lui reproche, et ceci est plus grave, de ne pas m'acheter les toilettes qui me plaisent.

MAURICE.

Je tiens à justifier ce refus, cher maître ; Madame voulait un paletot tailleur et une jupe culotte ; or, il y a longtemps que cette mode ridicule et heureusement éphémère a fait place à d'autres fantaisies féminines plus sortables.

CLAIRETTE.

Vous n'avez pas de goût.

MAURICE.

Tu oublies, chère Clairette, que je t'ai choisie pour femme.

IDA.

Et après ?

CLAIRETTE.

Ce n'est pas assez ?

IDA.

J'aime mieux vous prévenir tout de suite : les motifs que vous invoquez ne suffisent pas pour obtenir votre divorce.

CLAIRETTE.

Ah ! autre chose, il me traite de tous les noms.

IDA.

Oh !

MAURICE.

Moi ?

CLAIRETTE.

Parfaitement. Il m'appelle capricieuse, coquette, excentrique...

TRIO

IDA.

Chers amis, quelle nouvelle
M'apportez-vous ce matin.

CLAIRETTE.

C'est une chose cruelle
Dont je demande la fin,

MAURICE.

En deux mots, figurez-vous...

CLAIRETTE.

Pardon, Monsieur, taisez-vous

MAURICE.

Je veux exposer mon cas.

CLAIRETTE.

Du mien, vous ne parlez pas.

CLAIRETTE ET MAURICE.

J'ai le droit, il me semble,
De citer d'abord le mien.

IDA.

Si vous parlez ensemble,
Je ne comprendrai rien.

MAURICE ET CLAIRETTE.

Eh bien, voici! : Eh bien, voici :

IDA.

Je devine, Dieu merci! (*bis*)

REFRAIN

Un tout petit nuage
Assombrit le ménage,
Un doux baiser
Peut le chasser.

Pour une bagatelle
Surgit une querelle.
C'est le mari,
Trop peu gentil,
Ou parfois c'est la femme
Qui pour un rien réclame,
Quand un baiser
Pourrait chasser.
Loin, bien loin du ménage
Le tout petit nuage!

CLAIRETTE.

Ce n'est pas comme tu crois;

MAURICE.

Cela dure depuis trois mois,

CLAIRETTE.

Nous voulons nous séparer,

MAURICE.

Ne pourrait-on s'arranger?

CLAIRETTE.

Non, j'en fais mon sacrifice,

MAURICE.

Mais c'est peut-être un caprice,

CLAIRETTE.

Cela ne peut s'arranger.

MAURICE.

Elle veut divorcer

REFRAIN

MAURICE.

Ma femme devient intraitable,

CLAIRETTE.

Je croyais la vie agréable,

MAURICE.

Son caractère était si doux,

CLAIRETTE.

Comme il est changé, mon époux,

IDA.

Promettez-moi d'être plus sages,
Des querelles, tournez la page.
N'ayez pas de ressentiments,
Embrassez-vous bien gentiment.

MAURICE ET CLAIRETTE.

Cela dure déjà... un... deux... trois.
Cela dure déjà depuis trois mois.

CLAIRETTE, MAURICE ET IDA.

Un tout petit nuage... *etc*.

IDA.

Savez-vous bien que vous allez vous rendre l'un et l'autre bien malheureux ?

CLAIRETTE.

C'est lui qui l'aura voulu.

MAURICE.

Je suis prêt à réparer tout ce que je n'ai pas commis.

CLAIRETTE.

Trop tard ! Trop tard ! *(On sonne.)*

IDA.

Quelqu'un !

CLAIRETTE.

Tu nous renvoies ?

IDA.

Du tout, suivez-moi. *(Jean entre.)* Jean, vous pouvez introduire.

JEAN.

Bien, Mademoiselle.

IDA

(voyant le bouquet)

Jean, vous n'avez pas remis ce bouquet ?

JEAN.

Si, Mademoiselle, mais on m'en a fait cadeau.

IDA.

C'est un bouquet que j'ai refusé, je t'expliquerai.

CLAIRETTE.

Mais moi aussi je l'ai refusé ; détail à noter, cher maître, monsieur m'offre des fleurs que d'autres femmes ont refusées.

MAURICE.

J'ignorais cela. *(On sonne.)*

CLAIRETTE

(en sortant)

Ce n'est pas une excuse.

Scène V

JEAN et BENJAMIN, puis IDA.

(Jean porte le bouquet au fond sur une chaise, puis va ouvrir la porte).

BENJAMIN

(en coulisse, amenant une corbeille gigantesque)

Ouvrez les deux battants, je vous prie.

JEAN.

Ce n'est plus une corbeille, c'est un jardin portatif.

BENJAMIN.

Nom d'un chien ! Ça n'entre pas ! Nous ne pou-

vons tout de même pas faire abattre un pan de mur. Donnez-moi un coup de main. Là... c'est cela. A présent voilà pour vous et dites à votre maîtresse qu'il y a quelqu'un pour la consultation. Un renseignement, avant de l'oublier ; est-ce vrai que les clients ne se font pas nombreux ?

JEAN.

J'avoue que...

BENJAMIN.

Bon, c'est tout ce que je voulais savoir. Allez prévenir.

JEAN.

C'est que Mademoiselle m'a formellement défendu...

BENJAMIN.

Comme elle ne m'a jamais vu, vous lui direz que je suis un autre.

JEAN.

Au fait, c'est une idée. *(Il sort.)*

BENJAMIN.

Pour réussir, dans la vie, il faut savoir contourner bien des difficultés, tout est là, et je m'y connais. Elle va venir, je la regarde, je la fascine, puis j'en obtiens tout ce que je veux. La voilà.

IDA.

Monsieur.

BENJAMIN.

Mademoiselle, je viens de la part de mon maître et cela pour la quatre-vingt-dix-neuvième fois.

IDA.

C'est inutile, Monsieur.

BENJAMIN.

Cependant, ces quelques fleurs...

IDA.

C'est trop ! Adieu, Monsieur. *(Elle sort.)*

BENJAMIN.

Nom d'un chien !

JEAN
(entr'ouvant la porte).

Eh bien ?

BENJAMIN.

Entrevue froide, mais résultat excellent. J'ai deviné ses goûts. Cette femme est d'une simplicité infinie... Elle a dit que c'était trop. Je vais arranger cela. La corbeille est pour vous. *(Il sort.)*

JEAN.

Pour moi ?... mais... Qu'est-ce que je vais en faire ? Quel drôle de type ! *(Allant à la porte.)* Agathe ! Agathe !

Scène VI

JEAN et AGATHE.

AGATHE.
(apparaissant)

Quoi qu'il y a ?

JEAN.

Rappelle-toi aussi loin que tu peux, t'ai-je fait un cadeau royal ?

AGATHE.

Le seul cadeau que tu m'as fait un soir...

JEAN.

A part celui-là.

AGATHE.

Non, jamais que je me rappelle.

JEAN.

Eh bien, aujourd'hui voici des fleurs qu'on vient d'apporter, c'est pour toi, je te les donne.

AGATHE.

Oh ! c'est-y beau ! C'est-y joli ! *(On sonne.)*

JEAN.

Quelqu'un, sauve-toi !

AGATHE.

Et mes fleurs ?

JEAN.

Tout à l'heure. *(Agathe sort. Jean va ouvrir.)*

Scène VII

BENJAMIN et JEAN.

BENJAMIN.

(*porteur d'un tout petit bouquet*).

Enfin, j'espère que cette fois...

JEAN.

Oh ! monsieur, je n'ose plus vous annoncer.

BENJAMIN.

Remettez cette lettre et ce bouquet, c'est la dernière fois que je vous demande ce service.

JEAN.

(*va jusqu'à la porte du fond puis s'arrête et revient*).

Non, je n'ose pas entrer.

BENJAMIN.

Puisque je vous dis que ce sera la dernière fois. Si on vous remet le bouquet, je le jette par la fenêtre Richard qui guette ce signal...

JEAN.

Richard ?

BENJAMIN.

Oui, mon frère de lait, qui est aussi mon maître.

JEAN.

Et vous l'appelez Richard tout court ?

BENJAMIN.

Cette liberté m'est permise quand il n'est pas présent. Je disais donc que Richard guette le signal qui est de lancer le bouquet par la fenêtre, cela fait, il monte...

JEAN.

Le bouquet ?

BENJAMIN.

Non, lui-même, et se précipite aux pieds de votre inflexible maîtresse.

JEAN.

Croyez-moi, je vais me faire attraper de magistrale façon.

BENJAMIN.

Sachez donc surmonter les difficultés de la vie, mon garçon, je vais frapper pour vous. *(Il va à la porte et frappe.)*

JEAN.

Non!

BENJAMIN.

C'est fait.

Scéne VIII

BENJAMIN, JEAN, IDA puis RICHARD.

JEAN.

Pourvu que...

IDA.

Qu'y a-t-il ?

JEAN.

(en sortant.)

C'est... c'est...

BENJAMIN.

C'est moi qui... que... *(Il offre la lettre et le bouquet.)* Permettez...

IDA.

Une lettre, un bouquet... encore ! Donnez !

BENJAMIN.

Enfin !

IDA.

(prend le bouquet et le jette par la fenêtre.)

BENJAMIN.

Merci, vous m'épargnez une peine. Reste la lettre. *(Ida prend la lettre, la déchire et en jette les morceaux dans la corbeille.)*

IDA.

Voilà la réponse.

BENJAMIN.

Auriez-vous l'extrême obligeance de dire cela vous-même à Monsieur Richard, Mademoiselle.

IDA.

Aurait-il l'intention de me poursuivre encore de ses assiduités ?

BENJAMIN.

Vous venez de lui en donner l'autorisation.

IDA.

Moi !

BENJAMIN.

En lançant le bouquet par la fenêtre. *(On frappe.)*

IDA.

On a frappé.

BENJAMIN.

Ça doit être lui.

IDA.

Ah ! *(Ida s'asseyant à la table, tambourine du bout des doigts. Après un temps.)* Et vous croyez que je vais lui dire d'entrer ?

BENJAMIN.

Mais c'est peut-être aussi un client.

IDA.
(se levant.)

Entrez !

(Richard entre et salue.)

BENJAMIN.

C'est lui ! Je vais vous présenter. *(Le présentant.)* Monsieur Richard Villebois, cinquante mille livres de rentes et libre comme l'air. Mademoiselle Ida Laroche, avocate de talent...

RICHARD.

A laquelle il ne manque qu'une cause retentissante pour faire d'elle l'avocate la plus éminente du barreau.

IDA.

Monsieur, je vous défends de dire...

RICHARD.

Vous ne me défendrez jamais de dire que vous êtes charmante.

BENJAMIN.
(en sortant.)

Et il a l'habitude de penser ce qu'il dit.

SCÈNE IX

IDA et RICHARD.

IDA.

Possible ! En tous les cas, je vous serais infiniment obligée, si vous vouliez mettre fin à vos assiduités.

RICHARD.

Est-ce que je porterais ombrage à un admirateur plus heureux que moi ? *(Un temps.)* Non ?

IDA.

Qu'en savez-vous ?

RICHARD.

Vous me l'auriez dit. En ce cas, demandez-moi tout, mais pas cela. Depuis le jour où je vous ai vue, défendant cet homme dont vous blanchissiez la conscience, je ne pense qu'à vous. Quand vous retraciez l'existence de « l'honnête bandit », il me semblait vous voir peindre un tableau. Chacune de vos paroles était une couleur différente dont vous vous serviez à ravir. Je m'en souviendrai toujours. (*Il remonte derrière la table, pendant la musique, comme s'il se préparait à faire une plaidoirie*).

Messieurs les jurés, messieurs de la cour,
J'ai pour devoir de défendre, en ce jour,
Et d'arracher aux mains de la justice
Un homme innocent, que l'on dit complice
De forfaits incroyables et ténébreux.
Je désire, avant tout, de ce malheureux
Vous dépeindre ici l'honnête existence,
Pour vous convaincre de son innocence!
C'était beau, que dis-je, c'était poignant.
Et je fus amoureux dès cet instant!

IDA.

Je préfère vous le dire,
Monsieur, vous perdez votre temps,
Ce langage me fait rire,
N'insistez pas plus longtemps.

RICHARD.

Rire ou verser une larme,
Est un résultat très précieux,
Il prouve qu'on se désarme
Devant l'ennemi victorieux.

REFRAIN

Bien chère avocate éloquente.
Vous avez subjugué mon cœur
Et vous m'apparaissez charmante,
Quand je reste un instant réveur.

Combien de châteaux en Espagne
Je construis durant tout le jour,
Mon esprit battant la campagne
Forme de grands projets d'amour!

COUPLET

J'attendais sous la fenêtre,
Comme un fol amant le plaisir
D'y voir un instant paraître
La belle qui me fait languir,
Tressaillant quand la dentelle
S'agitait derrière un carreau,
En émoi je pensais : c'est elle,
Qui soulève un coin du rideau!

REFRAIN

Bien chère avocate éloquente,
Vous avez subjugué mon cœur
Et vous m'apparaissez charmante
Quand je reste un instant rêveur.

IDA.	RICHARD.
Combien de châteaux en Espagne	Combien de châteaux en Espagne
Il construit durant tout le jour,	Je construis durant tout le jour,
Son esprit battant la campagne	Mon esprit battant la compagne
Forme de grands projets d'amour!	Forme de grands projets d'amour!

IDA.

Si vous saviez, Monsieur, combien vous perdez votre temps.

RICHARD.

Il est évident que si l'on savait tout d'avance, on s'éviterait souvent beaucoup de peines inutiles.

IDA.

Vous êtes prévenu, gardez-vous d'aller au devant d'un échec.

RICHARD.

Croyez-vous ?

IDA.

J'en suis sûre.

RICHARD.

Que de femmes ont dit ces mots avant vous ?

IDA.

Vous ne croyez pas aux exceptions ?

RICHARD.

Quelle est la femme qui ne s'en croit pas une, et, cependant, elles sont toutes les mêmes, elles ont toutes un cœur...

IDA.

(vivement.)

C'est-à-dire ?

RICHARD.

C'est-à-dire que la femme doit aimer, de même qu'elle a besoin d'une affection, et s'il en était autrement, cet être charmant, adorable, aurait aux yeux de l'homme bien moins de grâce et de séduction.

IDA.

C'est peut-être vrai ce que vous dites, mais...

RICHARD.

Si c'est vrai !

IDA.

Mais j'ai du monde qui m'attend à côté, adieu, Monsieur.

RICHARD.

Déjà ! Vous ne voulez donc pas m'accorder une demi-heure d'attention !

IDA.

Une demi-heure !

RICHARD.

J'ai tant de choses à vous dire...

IDA.

Et moi si peu de temps à perdre.

RICHARD.

Vous allez faire de moi le plus malheureux des hommes.

IDA.

Tournez bride et suivez une autre piste.

RICHARD.

Je ne veux même pas essayer.

IDA.

Voyagez.

RICHARD.

C'est déjà mieux. Quel pays voulez-vous visiter ?

IDA.

Je parlais pour vous.

RICHARD.

Alors, n'en parlons plus.

IDA.

Cela vaudra mieux ; adieu, Monsieur.

RICHARD.

Mais, causons de vous.

IDA.

A quoi bon ?

RICHARD.

Ecoutez, je dois vous paraître un intrus, je le sens, si, si, je le sens, cependant laissez-moi vous prouver que mes intentions sont purifiées de tout intérêt personnel.

IDA.

Je n'en doute pas un instant.

RICHARD.

Pourquoi, dans ce cas, ne me laissez-vous pas un petit espoir ?

IDA.

Parce que ma ligne de conduite et toute tracée. je ne veux mêler à mon existence aucune complication.

RICHARD.

Vous n'avez donc pas le désir d'atteindre une situation plus élevée, plus en vue, un idéal enfin ?

IDA.

L'heureuse médiocrité est souvent plus précieuse que la fortune et les honneurs.

RICHARD.

Ce sont des mots, tout cela, c'est une sorte de consolation philosophique pour ceux qui ne peuvent pas atteindre un idéal. Or, la femme livrée à elle-même rencontre plus de difficultés que tout autre pour soutenir la lutte de la vie. Il lui faut une aide, un soutien, une échelle. Eh bien! Je veux être un échelon de cette échelle, et ce n'est qu'ainsi que vous atteindrez, malgré vous, un idéal bien supérieur à cette heureuse médiocrité dans laquelle vous vous confinez.

IDA.

Et tout cela malgré moi ?

RICHARD.

A moins que vous ne refusiez votre défense à celui qui viendrait vous la demander.

IDA.

Les causes n'affluent pas à ce point là.

RICHARD.

C'est tout ce que je voulais savoir ; cher maître, vous plaiderez pour moi.

IDA.

(sonne Jean.)

Ah ! *(Après un temps, Jean entre.)* Reconduisez Monsieur.

RICHARD.

A très bientôt.

IDA.

Monsieur ! *(Elle salue et sort.)*

JEAN.

Par ici, Monsieur.

RICHARD.

Vous n'auriez pas une dizaine de mille francs à me prêter pour quelques heures ?

JEAN.

Moi, Monsieur ?

RICHARD.

Cela m'éviterait de retourner chez moi.

JEAN.

Mais si j'avais dix mille francs, Monsieur, je ne serais pas ici.

RICHARD.

Donc, vous ne les avez pas.

JEAN.

Non, monsieur.

RICHARD.

Je vais les chercher. *(Il sort. Jean salue et ferme la porte.)*

Scène X

JEAN, puis CABILLAUD.

JEAN.

Dix mille francs, une paille ! *(On frappe.)* Entrez !

CABILLAUD.

(entrant précipitamment tenant un bouquet à la main.)

Un mot.

JEAN.

Monsieur le Président.

CABILLAUD.

Quel est ce jeune homme qui sort d'ici ? En passant près de moi, il a regardé mon bouquet d'un air de pitié et de dédain. Est-ce que ça n'est pas un bouquet présentable ?

JEAN.

Certainement.

CABILLAUD.

Vous ne savez pas me dire quel est ce jeune homme, ni quel est celui qui l'attendait à la porte ?

JEAN.

C'est le frère de lait de l'autre !

CABILLAUD.

Serait-il venu ici avec des intentions, hum ! hum !

JEAN.

Il a envoyé cette corbeille de fleurs.

CABILLAUD.

(*se retournant, voit la corbeille et laisse tomber son bouquet*)

Oh ! je comprends... je comprends pourquoi il regardait dédaigneusement mon bouquet « microbe ».

JEAN.

Je vais annoncer Monsieur le président.

CABILLAUD.

Un instant, mon ami, n'allez pas trop vite, il faut que je réfléchisse. Après ça. (*Il indique la corbeille.*) Je ne peux pas offrir ceci. (*Montrant son bouquet.*) Laissez-moi seul un instant, je vais faire une enquête, puis instruire cette affaire. Après le prononcé du verdict, je vous appellerai.

JEAN.

Bien, Monsieur le président. (*Il sort.*)

CABILLAUD.

Que faire? Voilà des semaines que je cherche tous les moyens possibles pour arriver à captiver l'attention de cette jeune avocate et je n'y arrive pas. Sans être de la première jeunesse, je suis encore très vert. Si seulement elle comprenait le revirement qui s'est fait en moi.

I.

Je m'étais juré de rester garçon,
Afin d'être libre dans l'existence,
C'est mon caractère un peu papillon
Qui seul me pliait à cette exigeance,
Mais tout a changé depuis quelques jours,
Je suis devenu tout feu, tout flamme
Il faut bien me l'avouer sans détours :
Je suis amoureux fou d'une femme.

REFRAIN

Comment lui dire
Que je soupire
Et que je l'aime, l'aime tant
Depuis longtemps?
Sur ma parole,
C'est une idole,
Pour elle mon cœur a vingt ans.
C'est le printemps!

II.

Je m'étais préparé pour ce grand jour,
En me promettant d'être perspicace,
Sans trop brusquer, faire un léger détour
Semblait le moyen le plus efficace;
J'avais, hélas, compté sans l'imprévu,
L'amour malin déjà me devance.
Vais-je être le vainqueur ou le vaincu?
Ça dépendra de la concurence!

REFRAIN

(Après le chant.) Que faire pour la revoir si je ne réussis pas comme je le voudrais ? Si je demandais sa collaboration à une brochure législative, j'aurais la ressource de la vendre aux vieux papiers, pour en recommencer une nouvelle le cas échéant. C'est cela, appelons le domestique... où est la sonnerie ? Ah ! ici... c'est qu'il y en a trois. *(Il sonne.)* La première venue... on verra bien... *(Un temps.)* Qu'est-ce que je vais lui dire... ce matin, j'avais tout préparé, tout classé dans les replis de mon cerveau.

Scène XI

CABILLAUD et AGATHE.

AGATHE.

C'est monsieur qu'a sonné ?

CABILLAUD.

Oui, c'est-à-dire que... Tiens ! c'est la bonne !

AGATHE.

C'est peut-être que mes fleurs vous gênent ?

CABILLAUD.

Vos fleurs. elles sont à vous ces fleurs ?

AGATHE.

Parfaitement, Monsieur, c'est un cadeau de mon fiancé.

CABILLAUD.

Ah ! alors ce jeune homme qui est sorti d'ici ?

AGATHE.

C'est mon fiancé.

CABILLAUD.

Vous en êtes sûre ?

AGATHE.

Tiens, donc, puisque nous parlons ni plus ni moins que de nous marier.

CABILLAUD.

Ah ! Comment vous appelez-vous ?

AGATHE.

Agathe, pour vous servir.

CABILLAUD.

Oh ! Agathe ! Si vous saviez quel baume vous versez dans mon cœur. Soyez heureuse pour cette bonne action.

AGATHE.

Je le serai, je crois, Monsieur, car c'est un garçon comme on n'en trouve plus, un modèle d'homme qu'a toutes les qualités, prévenant, aimable...

CABILLAUD.

Je me sens plus léger, l'avenir s'ouvre resplendissant devant mes yeux éblouis. Agathe, annoncez-moi, je vous prie.

AGATHE.

Qui que je dois annoncer, Monsieur ?

CABILLAUD.

Monsieur Cabillaud.

AGATHE.

(va à la porte, frappe et disparaît.)

CABILLAUD.

Le jeune homme au regard dédaigneux était son fiancé ; je me désespérais sans raison.

Scène XII

CABILLAUD, IDA et AGATHE.

IDA.

Comment, mon cher président, c'est vous ? *(Agathe*

traverse la scène, s'arrête un instant près des fleurs et sort.)

CABILLAUD.

Je ne vous dérange pas.

IDA.

Bien au contraire, votre présence me sera précieuse.

CABILLAUD.

Vraiment ?

IDA.

J'ai la visite d'un jeune ménage, des amis d'enfance, qui veulent divorcer pour des futilités.

CABILLAUD.

De quel côté sont les torts ?

IDA.

D'aucun.

CABILLAUD.

Nous en trouverons.

IDA.

Il ne faut pas ! Pensez donc, après trois mois de mariage !

CABILLAUD.

Ah ! bon ! bon ! C'est bizarre tout de même, on s'unit pour la vie et au bout de trois mois, on est fatigué l'un de l'autre et ce n'est pas toujours la faute du mari, quoi qu'on en dise.

IDA.

Il y a, Dieu merci, des exceptions.

CABILLAUD.

Evidemment, ainsi, ce jeune homme que j'ai croisé dans l'escalier...

IDA.

(indiquant la corbeille.)

Celui qui a la manie des fleurs ?

CABILLAUD.

Précisément.

IDA.

Vous le connaissez ?

CABILLAUD.

Je le connais sans le connaître, d'après l'éloge qu'on m'en a fait. Il paraît que c'est un jeune homme modèle, ayant toutes les qualités, un garçon aimable, prévenant. Eh bien ! qui sait si la femme à laquelle il unira son existence ne changera pas ce caractère d'or par ses caprices et ses travers ; elle l'accusera alors, plus tard, de la rendre malheureuse, demandera le divorce, mettra les torts du côté du mari qui cependant sera le plus à plaindre.

IDA.

Peut-être.

CABILLAUD.

C'est l'homme qui choisit la femme, mais c'est l'épouse qui fait le mari.

IDA.

Voulez-vous me permettre de vous présenter mon ménage en querelle, vous réussirez peut-être mieux que moi ?

CABILLAUD.

Je suis heureux de pouvoir être utile à quelque chose. *(Ida ouvre la porte.)*

IDA.

Passez, mon président.

CABILLAUD.

Nom d'un chien ! Ce n'était pas pour cela que j'étais venu. *(Ils sortent.)*

Scène XIII

RICHARD et BENJAMIN.

RICHARD.

N'aie donc pas peur, ce n'est pas toi qu'on arrêtera, c'est moi.

BENJAMIN.

Je n'y tiens pas davantage.

RICHARD.

Allons ! allons ! On voit bien que tu ne sais pas ce que c'est que les grands sentiments.

BENJAMIN.

Entre aimer ardemment une femme et devenir cambrioleur par amour pour elle, dans le but de lui procurer une cause, il y a de la marge.

RICHARD.

Tu ne comprends rien.

BENJAMIN.

Vous serez traîné devant les tribunaux.

RICHARD.

Je l'espère bien.

BENJAMIN.

Vous serez déshonoré.

RICHARD.

C'est à l'avocate de prouver que je ne suis pas coupable et ce sera précisément là le plus difficile de l'affaire, puisque je m'accuserai moi-même.

BENJAMIN.

Ça ne tient pas debout.

RICHARD.

I.

On raconte l'histoire,
Authentique et notoire,
D'un très noble seigneur
Qui briguait le bonheur
D'avoir une seconde
A lui seul, en ce monde,
Une rare beauté
Qui l'avait enchanté.

REFRAIN

Je suis, eh! oui!
Plus amoureux que lui,
Puisque je sacrifie
Ma liberté, ma vie.
Je suis, eh! oui!
Plus amoureux que lui,
Il resta grand seigneur
Moi, je deviens cambrioleur!

II.

Dans son plus beau domaine
Une fête mondaine
Rassembla ses voisins
Ses amis, ses cousins,
Mais aussi cette femme
Pour laquelle son âme
Eprouvait tendrement
Le plus doux sentiment.

REFRAIN

III.

Au milieu de la fête,
Pour tenir sa conquête,
Mit avec un flambeau
Le feu à son château.
Puis, sans souci s'engage
Dans un épais nuage
Et sauva triomphant
Celle qu'il aimait tant.

REFRAIN

BENJAMIN.

Oh ! la ! la ! Réfléchissez, pour l'amour de Dieu !

RICHARD.

C'est tout réfléchi, voici dix mille francs.

BENJAMIN.

Merci, allons-nous en *(il empoche le portefeuille)*.

RICHARD.

Minute ! Mets ces dix mille francs dans ce tiroir· *(il indique un tiroir du bureau. Benjamin hésite.)* Allons, dépêche-toi.

BENJAMIN.

Voilà ! C'est fait. *(Il soupire.)* Etes-vous bien sûr d'avoir toute votre raison pour faire une chose semblable ?

RICHARD.

Ne discutons pas.

BENJAMIN.

Cependant...

RICHARD.

Il suffit, tu peux te retirer.

BENJAMIN.

Je ne veux pas vous laisser seul.

RICHARD.

Il faut que tu te retires. Dans trois minutes tu mettras les locataires en éveil en criant : « Au voleur ! »

BENJAMIN.

Mais on va vous arrêter.

RICHARD.

Combien de fois vas-tu me le dire ?

BENJAMIN.

Que va-t-on penser de votre conduite, on en parlera dans les journaux, vous n'aboutirez à aucun résultat, il n'y aura que votre avocate qui en retirera tous les avantages.

RICHARD.

Je ne demande rien de plus.

BENJAMIN.

C'est insensé ! C'est insensé !

RICHARD.

Benjamin, si dans trois minutes tu ne cries pas : « au voleur ! », je me passe de tes services et te remplace par un garçon plus dévoué.

BENJAMIN.

J'obéis. *(Fausse sortie.)* J'obéis, mais c'est insensé. *(Fausse sortie.)* Quand j'aurai fait traîner mon maître sur le banc des accusés, j'aurai le nom d'être un serviteur dévoué ! *(Fausse sortie.)* C'est insensé ! C'est insensé !

RICHARD.

Courage, Benjamin.

BENJAMIN.
(en sortant)

C'est insensé ! C'est insensé ! C'est insensé !

Scène XIV

RICHARD, puis le CONCIERGE, JEAN, AGATHE
et les CHŒURS
puis IDA, CABILLAUD, MAURICE et CLAIRETTE.

(Richard tire sa montre de sa poche, suit le mouvement des aiguilles. Après un temps, l'orchestre commence en sourdine pendant que les portes s'ouvrent de tous côtés pour livrer passage au concierge, Jean, Agathe et les Chœurs. Richard fait le simulacre de forcer un tiroir et retire la liasse de billets de banque déposée par Benjamin.)

Le CONCIERGE, AGATHE, JEAN et les CHŒURS.

Au voleur! au voleur!
Voyez donc notre frayeur.
Au voleur! au voleur!
Prenons le cambrioleur.

I.

LE CONCIERGE.

Attention qu'on ne l'approche
Ces gens là sont dangereux.

AGATHE.

Il a tout mis dans sa poche
Quel culot! c'est fabuleux!

TOUS ET LES CHŒURS.

Au voleur! au voleur! *etc.*

(Pendant ce refrain, Ida, Cabillaud, Maurice et Clairette sont entrés.)

MAURICE ET CLAIRETTE.

II.

Où s'arrètera l'audace
De messieurs les malfaiteurs?

CABILLAUD.

Mais celui-ci nous dépasse
Le toupet des barboteurs.

TOUS ET LES CHŒURS.

Au voleur! au voleur! *etc.*

RICHARD.

Je suis pris, faites de moi ce que vous voulez.

CABILLAUD.

Au nom de la loi...

IDA.

Pardon, Monsieur le président, c'est une comédie, il m'avait prévenue.

RICHARD.

Pour mieux préparer le terrain.

IDA.

D'ailleurs, je serais bien aise de savoir ce qu'il aurait pu me dérober.

RICHARD.

Ceci. (*Il fait voir le portefeuille.*)

CABILLAUD.

Donnez. (*Il fouille le portefeuille.*) Bigre ! Dix mille francs !

TOUS.

Dix mille francs !

CABILLAUD.

Voilà, cher maître,

IDA.

Jamais ! Ils ne m'appartiennent pas !

CABILLAUD.

Où les avez-vous pris ?

RICHARD.

Là, dans ce tiroir.

IDA.

Il les y aura mis d'abord pour les en retirer ensuite.

RICHARD.

Je vous jure que ce n'est pas moi qui les y ai mis, mais que je les en ai retirés.

IDA.

Songez, Monsieur, que vous vous mettez dans une situation inextricable !

CABILLAUD.

Maître, vous n'avez pas le droit de faire nier par des moyens détournés un fait reconnu par le coupable. Du reste, nous l'avons pris la main dans le sac.

IDA.

C'est de la mise en scène ! Il m'a écrit plusieurs lettres dans lesquelles il devait, sans doute, me prévenir de ce qui arrive.

CLAIRETTE.

Il t'a écrit des lettres ? Oh ! ces hommes ! ces hommes ! (*A Maurice.*) Nous divorcerons, Monsieur !

CABILLAUD.

Où sont ces lettres ?

IDA.

Je les ai remises au porteur sans les avoir ouvertes, sauf la dernière.

CABILLAUD.

Où est-elle ?

IDA.

Je l'ai jetée dans ce panier.

CABILLAUD.

Voyons ! voyons ! Ce sont des preuves. (*Il vide le panier et rassemble les morceaux.*)

CLAIRETTE.

Vous voyez, Monsieur, ce que peut faire l'être du sexe dont vous faites partie.

MAURICE.

Je t'assure que ce n'est pas ma faute !

CLAIRETTE.

Silence ! Nous divorcerons !

CABILLAUD.

Ah ! voici les morceaux rejoints, vous permettez ?

IDA.

Faites-donc.

CABILLAUD.

(*lisant*)

« Ma chère, bien chère, très chère demoiselle. Je vous aime ! Si vous ne me donnez pas de réponse, je vous aimerai davantage. Signé : Richard. » C'est lui ça?

IDA.

Oui ; c'est lui aussi qui m'a envoyé ces fleurs.

CABILLAUD.

C'est lui qui... que... je croyais que c'était l'amoureux de la bonne.

JEAN.

Moi ? Je ne me serais jamais permis...

CABILLAUD.

C'est elle-même qui me l'a assuré. Nom d'un chien! Et dire que, sans le savoir, j'ai fait l'éloge de cet apache ! (*A part.*) Il est amoureux de mon idole, enlevons-le pour quelque temps de la circulation. Quatre ou cinq mois me suffiront. (*Haut.*) Mais il me semble vous reconnaître, mon petit monsieur.

RICHARD.

J'en suis charmé, mon grand monsieur.

CABILLAUD.

J'ai ici une petite description anthropométrique qui doit vous concerner. (*Il tire un signalement de sa poche et lit.*) Nom X..., cheveux roux, il est brun, mais il peut se teindre. Yeux verts.

IDA.

Ils sont bleus.

CABILLAUD.

On peut se tromper. Nez crochu et très long.

IDA.

Ce n'est pas cela.

CABILLAUD.

A quoi servirait le nez postiche ? Oreilles moyennes, forte moustache...

IDA.

Pardon, Monsieur...

CABILLAUD.

Je sais ! Je sais ! Mais la moustache, on la taille comme on veut, sourcils arqués, c'est tout à fait cela.

IDA.

Où voulez-vous en venir ?

CABILLAUD.

A part le nez, les yeux, les oreilles, la moustache, les cheveux, les sourcils, la bouche et le menton, c'est tout à fait le fameux bandit « Cloche de Bois », que la justice recherche depuis plus d'un an.

IDA.

Cela n'est pas lui, Monsieur !

RICHARD.

C'est un cri du cœur, merci Mademoiselle !

CABILLAUD.

Vous n'allez pas nier, je suppose ?

RICHARD.

(*ironiquement*)

Comment le pourrais-je devant tant de perspicacité?

TOUS.

Oh !

CABILLAUD.

(*à part*)

Je sais que ce n'est pas lui, mais je veux l'éloigner de ma petite avocate.

IDA.

Monsieur, je vous en conjure, réfléchissez...

RICHARD.

Je suis « Cloche de Bois », Mademoiselle ; je suis « Cloche de Bois », jusqu'à ce que vous puissiez prouver le contraire.

IDA.

Je vous supplie...

FINAL

RICHARD.

C'est peine inutile
De me supplier.

IDA.

Le bonheur fragile
Pourrait s'écrouler.
Vous ignorez dans quelle impasse
Vous vous lancez à corps perdu,
Devant la justice, on vous place,
Et l'on ne voit qu'un prévenu.
Il est trop tard quand on récuse
Un fait devant le magistrat.
Le moindre mot, tout vous accuse,
Mais c'est en vain qu'on se débat.

RICHARD.

Eh bien ! tant mieux! j'en suis heureux.
C'est le plus cher de tous mes vœux!

TOUS ET LES CHOEURS.

C'est inouï! c'est inouï!
Il ne sait vraiment ce qu'il dit!

RICHARD.

Je me fais un bonheur
D'être cambrioleur
Partout l'on s'introduit
Mais sans faire de bruit
On fracture une porte,
On vous prend, mais qu'importe.
Avoir tel défenseur,
Pour moi c'est un honneur!

IDA.

Je ne puis assez vous le dire
Pensez et réfléchissez bien,
Quand il sera trop tard pour rire
Même pleurer n'y fera rien.

RICHARD.

Bien chère avocate éloquente,
Par amour, je suis un voleur

Et, de votre voix si charmante,
Vous devez plaider mon malheur.
Puisque vous êtes avocate
Souffrez que je m'adresse à vous,
C'est ainsi que mon cœur se flatte
D'atteindre son vœu le plus doux.

CABILLAUD.

Allez me chercher plusieurs agents.

AGATHE.

Je n'en vois pas.

CABILLAUD.

Naturellement!
C'est toujours ainsi nom d'un pétard
Quand on a besoin d'eux quelque part.

RICHARD.

Pour m'emmener, point d'embarras
Je promets de suivre vos pas.

CABILLAUD.

Est-ce promis?

RICHARD.

Parbleu! ne vous l'ai-je pas dit.
Je me fais un bonheur
D'être combrioleur
Partout l'on s'introduit
Mais sans faire de bruit.
On fracture une porte
On vous prend, mais qu'importe.
Avoir tel défenseur
Pour moi, c'est un honneur!

TOUS ET LES CHOEURS.

Il se fait un bonheur *etc.*

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

Au Palais de Justice.

Les assises pendant le jugement de l'affaire « Cloche de bois ».
Décor : Une salle d'audience du palais de justice.

SCÈNE PREMIÈRE

Le président CABILLAUD, IDA, RICHARD, le Substitut, l'Huissier, Juges, Jurés, Gardes et le Public, puis BENJAMIN.

(Au lever du rideau tout le monde est à sa place respective.)

CABILLAUD.
(*se levant*)

Nous arrêterons ici cette première partie des débats, la seconde sera consacrée à l'audition des témoins. (*Brouhaha.*) Silence ! Qu'on emmène l'inculpé. (*Les juges se lèvent et sortent de scène. La foule se rassemble, puis fait place, livrant passage à Richard. Le greffier ouvre la porte du fond, puis saluant :*

LE GREFFIER.

Si monsieur l'accusé veut se donner la peine de passer devant.

RICHARD.

Vous permettez, un mot à mon défenseur.

LE GREFFIER.

Faites donc !

RICHARD.
(*à Ida*)

Ne vous avais-je pas prévenu, cher maître, que tout irait pour le mieux.

IDA.

Je ne puis assez vous dire que vous êtes un imprudent.

BENJAMIN.

Oh ! monsieur ! ce n'est pas encore fini ?

RICHARD.

Il me semble que cela va très vite, trop vite même.

LE GREFFIER.

Permettez-moi de vous faire remarquer, Monsieur, qu'il vous a été permis de parler à votre défenseur, mais à aucune autre personne.

RICHARD.

C'est juste, je vous demande pardon. (*Se tournant vers Benjamin.*) Attends-moi au Café de la Justice, j'y serai dans cinq minutes.

BENJAMIN.

Mais on ne vous lâchera pas.

RICHARD.

N'empêche, va toujours voir si je n'y suis pas. (*Aux gardes.*) Messieurs, je suis à votre disposition. (*Saluant Ida.*) Cher maître. (*On l'emmène.*)

Scène II

Le GREFFIER et les CHŒURS.

LES CHOEURS.

Quelle prestance
Quelle élégance

Dieu qu'il est bien
Et son maintien
N'est pas l'allure
Ni la tournure
Qu'aurait, je crois,
Cloche de bois.

I.

LE GREFFIER.

C'est de l'artifice,
Ça nous saute aux yeux
Devant la justice
Il fait le monsieur
Pour donner le change,
Faisant l'immolé,
Mais moi je me range
De l'autre côté.

LES CHOEURS.

Quelle prestance, *etc.*

II.

LE GREFFIER.

Vous vous laissez prendre
A ses faux attraits.
On devrait le pendre
Pour tous ses forfaits.
Si dans une cage,
L'oiseau est serré,
Il ne l'a, je gage,
Nullement volé !

LES CHOEURS.
(*en sortant*)

Quelle prestance, *etc.*

Scène III

IDA, CLAIRETTE et MAURICE.

MAURICE.
(à Clairette)

Passe, ma chérie, passe.

CLAIRETTE.

Merci, mon ami. Tu disais donc, ma chère Ida?..

IDA.

Que jamais je ne l'aurais cru capable de mettre se projets à exécution.

CLAIRETTE.

Tu le crois donc fermement innocent ?

IDA.

Parfaitement.

MAURICE.

Et ces dix mille francs qu'il avoue avoir dérobés chez vous ?

IDA.

Jamais je n'ai déposé une somme pareille dans ce tiroir.

CLAIRETTE.
(s'agitant)

Mais c'est du roman, du roman tout plein.

MAURICE.

Ne t'agite pas, ma chérie.

CLAIRETTE.

C'est vrai, mon ami. Enfin, pour reconnaître tous les crimes qu'on lui impute et soutenir que c'est bien lui « Cloche de Bois », ce jeune bandit, ce faussaire que l'on recherche depuis si longtemps, c'est de la démence ou de l'amour. Ida, ce garçon t'aime encore plus que tu ne le crois toi-même.

MAURICE.

Ne t'agite pas, ma chérie, ne t'agite pas.

CLAIRETTE.

C'est vrai, tu as raison, mon ami. (*A Ida.*) C'est de l'amour, te dis-je, un amour méconnu, qui devient tout ce qu'il y a de plus romanesque.

I.

CLAIRETTE.

Réfléchis un instant
A ce grand sentiment
Dont il te parlait sans cesse (*bis*)
Puis interroge-toi
Tu diras comme moi
Qu'il t'offre plus que tendresse (*bis*)

REFRAIN

Oui, s'accuser d'être coupable,
C'est de l'amour (*bis*)
S'en faire une joie ineffable,
C'est de l'amour (*bis*)
Se laisser traîner en justice,
C'est de l'amour (*bis*)
Et ne craindre aucun sacrifice,
C'est de l'amour (*bis*).

II.

Pour s'approcher de toi,
Il se rit de la loi
Qui bien à tort le soupçonne. *(Bis.)*
Après ces preuves-là,
Douterais-tu, Ida,
Du motif qui l'emprisonne. *(Bis.)*

REFRAIN

MAURICE.

Ne t'agite pas, ma chérie, ne t'agite pas.

CLAIRETTE.

Tu as raison, mon ami.

IDA.

Je vais lui parler.

CLAIRETTE.

C'est cela.

Scène IV

Les Mêmes, plus CABILLAUD, le SUBSTITUT, le MÉDECIN LÉGISTE et le GREFFIER.

CABILLAUD.

Cher maître, si vous pouviez m'accorder un instant.

IDA.

Volontiers, mon président.

CABILLAUD.
(*à Ida*)

Tout à l'heure quand nous serons seuls.

IDA.

C'est entendu. (*Elle sort.*)

CLAIRETTE.
(*en suivant Ida*)

Pense bien à ce que je t'ai dit.

MAURICE.

Ne t'agite pas, ma chérie, crois-moi, je t'en prie, ne t'agite pas !

CLAIRETTE.

Non, mon ami.

CABILLAUD.

Diable ! Vous avez fait volte-face, à ce que je vois.

CLAIRETTE.

Que voulez-vous dire ?

CABILLAUD.

L'autre jour, vous ne vouliez que divorce et séparation et je vois avec stupéfaction et plaisir que vous vous entendez on ne peut mieux.

CLAIRETTE.

Ce fut toujours ainsi, Monsieur.

CABILLAUD.

Pardon, vous n'aviez pas l'air de vous comprendre...

MAURICE.

Si ! Si !

CABILLAUD.

Mais Madame voulait le divorce.

CLAIRETTE.

Moi ? Moi ?

MAURICE.

Ne t'agite pas, ma chérie, ne t'agite pas !

CLAIRETTE.

C'était mon mari et encore ne le voulait-il qu'avec mon consentement.

CABILLAUD.

Vous voulez rire ?

MAURICE.

Pas du tout, c'est moi qui voulais, c'est moi. (*A Clairette.*) Va, ma chérie, va !

CLAIRETTE.

Ne lui laisse pas dire des choses pareilles sur mon compte.

MAURICE.

Sois tranquille ! (*Elle sort.*)

Scène V

MAURICE, CABILLAUD, le SUBSTITUT, le MEDECIN et le GREFFIER.

CABILLAUD.

Vous vous laissez conduire comme un pantin.

MAURICE.

C'est entendu, mais pour l'amour de Dieu, ne la contrariez pas, ce serait démolir un bonheur à peine reconstruit.

LE SUBSTITUT.

Se soumettre à ce point aux fantaisies, je pourrais dire aux lubies de sa femme, voilà une chose que je ne ferai jamais.

CABILLAUD.

C'est se prêter complaisamment à une petite injustice conjugale.

MAURICE.

Ah ! monsieur le président, je vous souhaite de ne jamais commettre d'injustice plus flagrante que celle-là, on vous appellerait le bon juge.

LE MÉDECIN.

N'empêche que se plier ainsi sous le caprice féminin est un manque de volonté.

LE GREFFIER.

Malgré moi, je le compare à une petite balle élastique que le moindre obstacle fait rebondir.

MAURICE.

Du tout, messieurs, vous avez des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre.

TOUS.

Ah ! Elle est bonne celle-là !

MAURICE.

Parfaitement, ce sont les débuts des joies de la paternité.

QUINTETTE

I.

MAURICE.

Trois jours suffisent pour se connaître,

CABILLAUD, LE GREFFIER, LE SUBSTITUT ET LE MÉDECIN.

Puis l'on se jure fidélité !

MAURICE.

Trois mois après l'on voit disparaître

LES AUTRES.

Le ciel bleu de la félicité !

MAURICE.

Trois ans durant, parfois l'on se boude,

LES AUTRES.

C'est à vous d'en trouver la raison !

MAURICE.

Trente ans font que cela se ressoude

LES AUTRES.

Et l'on vit tranquille à la maison !

REFRAIN

MAURICE.

C'est bien comme a dit le sage,
Après la grêle et l'orage
Vient le soleil, le beau temps,
Ce fut ainsi de tous temps !

TOUS.

(Reprise et pas à régler.)

C'est bien comme a dit le sage, *etc*...

II.

MAURICE.

Trois jours peuvent changer l'existence,

LES AUTRES.

Et la transformer tout à coup !

MAURICE.

Trois mois après, sans que l'on y pense

LES AUTRES.

On trouve du changement partout !

MAURICE.

Trois ans alors, on voit le ménage,

LES AUTRES.

S'agrandir encore et s'augmenter !

MAURICE.

Trente ans donnent par le mariage,

LES AUTRES.

Des enfants qui vont nous imiter !

REFRAIN

(Comme plus haut, pas à régler.)
(Sortie.)

Scène VI

IDA et CLAIRETTE.

CLAIRETTE.

Voilà qui est bizarre, tu pars pour lui parler, arrivée près de la porte derrière laquelle il est là qui pense à toi, tu fais demi-tour.

IDA.

Cela vaut mieux, j'ai réfléchi.

CLAIRETTE.

Tu as réfléchi, à qui?... à lui?

IDA.

Non, c'est-à-dire...

CLAIRETTE.

C'est-à-dire, oui.

IDA.

(lui prenant les mains)

Clairette, ma chère Clairette, j'ai peur quand je pense à tout ce que ce jeune homme sacrifie pour me prouver son amour; oui, j'ai peur et je me demande si, en lui rendant son affection, je pourrais jamais l'aimer autant qu'il le mérite.

CLAIRETTE.

Il te suffira de l'aimer autant que tu le pourras.

IDA.

Le pourrai-je jamais assez?

CLAIRETTE.

Tu aurais du prévoir un peu ce qui arrive.

IDA.

Jamais, oh! cela, je te le jure, jamais je ne

l'aurais cru capable de s'embarquer dans une pareille affaire.

CLAIRETTE.

Que disent ses parents ?

IDA.

Il n'a plus de parents.

CLAIRETTE.

Alors, pense donc, tu aurais pu être toute sa famille.

IDA.

Eh ! oui, je me suis dit tout cela et bien d'autres choses encore, mais il était trop tard.

CLAIRETTE.

Trop tard ! Allons donc !

IDA.

Non, vois-tu, ce que j'aurais dû faire, c'était lui accorder cette demi-heure d'entretien qu'il sollicitait, et tout en l'écoutant, me faire de ses propres paroles des arguments pour détourner ses intentions.

CLAIRETTE.

Allons donc, tu n'aurais pas pu le faire changer de route et veux-tu que je te dise, tu n'oses pas te l'avouer, mais tu l'aimes, oui tu l'aimes beaucoup plus que tu ne te le figures.

Scène VII

Les Mêmes, plus le GREFFIER.

LE GREFFIER.

Pardon, mesdames... *(A Ida.)* Monsieur le président m'envoie...

IDA.

C'est vrai, je suis à lui.

LE GREFFIER.

Ne vous dérangez pas, je vais le prévenir. *(Fausse sortie.* C'est confidentiel. *(Il sort.)*

IDA.

Je te laisse, chère amie, et réfléchis bien à ce que je t'ai dit. *(Elle sort.)*

Scène VIII

IDA.

(seule)

(après une pause, pendant laquelle la musique a commencé, Ida se lève lentement).

IDA.

Clairette dirait-elle vrai, lirait-elle mieux dans mon cœur que je le ferais moi-même? Peut-être...

REFRAIN

J'ai senti passer un frisson,
L'amour m'a frôlé de son aile
Et de sa troublante chanson
M'a fredonné la ritournelle ;
Mon cœur s'est éveillé soudain,
Charmé par cette mélodie,
J'aimerai peut-être demain
Si c'est du dieu la fantaisie !

COUPLET

Pourquoi, quand passent les galants,
Faut-il sans qu'on s'en doute
Pourquoi, quand ils font des serments,
Faut-il qu'on les écoute?

On dit : Je ne veux pas aimer,
Car aimer fait que souvent l'on pleure,
Mais le cœur finit par céder,
L'amour demeure!

REFRAIN

J'ai senti passer un frisson, *etc.*

Scène IX

IDA, CABILLAUD et le GREFFIER,
puis MAURICE, puis CLAIRETTE.

LE GREFFIER.

Par ici, Monsieur le président.

CABILLAUD.

C'est bon, laissez-nous.

LE GREFFIER.

Est-ce que monsieur le président peut me dire dans combien de temps il reprendra l'audience ?

CABILLAUD.

Attendez. *(Il regarde sa montre.)* Dans... attendez...

LE GREFFIER.

J'attends, monsieur le président, j'attends.

CABILLAUD.

Vous préviendrez dans... attendez... attendez...

LE GREFFIER.

J'attends, monsieur le président, j'attends.

CABILLAUD.

Vous préviendrez dans cinq minutes, montre en main.

LE GREFFIER.

Bien, monsieur le président. *(Il sort.)*

CABILLAUD.

(à part)

Allons droit au but, sans perdre de temps.

IDA.

Vous avez à me parler, mon président ?

CABILLAUD.

Oui, j'aurais... comment dirais-je, j'aurais à vous dire certaines petites choses qui sont d'un ordre d'idées tout à fait différent de ce qui nous occupe. *(Il regarde sa montre.)*

IDA.

Ce serait confidentiel, paraît-il ?

CABILLAUD.

Oui et non, je sais fort bien que ce n'est ni l'endroit, ni le moment de vous parler comme je vais le faire. *(Il regarde sa montre.)*

IDA.

Ah ! Je ne comprends pas.

CABILLAUD.

Oh ! Ne vous effrayez pas, ce n'est pas grave. *(Il regarde sa montre.)*

IDA.

Je vous écoute.

CABILLAUD.

Eh bien ! voici, car il s'agit de ne pas perdre de temps.

MAURICE.

(entrant)

Pardon, excusez-moi...

IDA.

Qu'y a-t-il, Maurice ?

MAURICE.

Vous n'avez pas vu Clairette ?

IDA.

Elle vous cherche.

CABILLAUD.
(regardant sa montre)

Plus que trois minutes.

MAURICE.

Oh ! merci, merci et pardon. *(Il sort.)*

IDA.

Vous disiez, mon président ?

CABILLAUD.

Je ne sais plus... Ah ! oui, qu'il n'y avait plus que trois minutes, non, je me trompe... j'y suis, j'y suis...

CLAIRETTE.
(entrant)

Mon Dieu ! Ida, je ne vois pas Maurice, où serait-il ?

IDA.

Il te cherche de tous côtés.

CLAIRETTE.

Par où est-il allé?

IDA.

Par là. *(Elle accompagne Clairette jusqu'à la porte et lui indique la direction prise par Maurice.)*

CABILLAUD.

Plus que... une minute et demie... et c'est toujours

ainsi quand je veux me déclarer. Un jour, j'étais chez une petite danseuse de Ba-ta-clan et j'ai mis deux heures à chercher à m'expliquer. Lorsque les paroles et les phrases me sont venues, il était l'heure, pour elle, de se rendre au spectacle. *(Il regarde sa montre.)* Diable ! Une minute !

CLAIRETTE.

Merci, Ida. *(Elle sort.)*

IDA.

(revenant)

Vous la reconnaissez, c'est ma petite amie.

CABILLAUD.

Oui, celle qui voulait divorcer.

CLAIRETTE.

(ouvrant la porte)

Monsieur le président, j'ai oublié de vous demander pardon du dérangement.

CABILLAUD.

De rien ! De rien ! *(A part.)* Plus que trente secondes. *(Clairette disparaît sans fermer la porte.)*

IDA.

A présent, je vous suis tout oreilles.

CABILLAUD.

Voici... *(Il regarde la porte.)* Je voulais avant tout vous dire... vous dire que... Je vais fermer la porte. *(Il va fermer la porte.)*

IDA.

Ensuite ?

CABILLAUD.

Ensuite... *(on sonne)* ensuite... Ça y est, c'est bien ma veine, ensuite qu'on sonne pour la reprise de l'audience.

IDA.

C'est tout ?

CABILLAUD.

C'est tout pour le moment. *(Il sort.)*

Scène X

IDA, le GREFFIER, les CHOEURS, les GARDES, le SUBSTITUT, le MEDECIN-LEGISTE, l'HUISSIER, les JURES, les AUTRES JUGES, puis CABILLAUD.

LES CHOEURS.

Reprenons place,
Qu'on se replace
Sans plus tarder
Pour observer
Le moindre geste
Que manifeste
Celui qu'on croit
Cloche de bois!

L'HUISSIER.

Silence ! *(Murmures.)* Silence ! s'il vous plaît. *(Puis annonçant.)* La Cour ! Silence et chapeaux bas ! *(Tout le monde se lève, la Cour entre, s'assied, le greffier fait signe à l'auditoire de se rasseoir.)*

CABILLAUD.

Gardes, introduisez le prévenu. *(Les gardes saluent. S'adressant aux jurés :)* Nous consacrerons cette seconde partie de l'audience à l'audition des témoins. Maître Laroche, vous n'avez aucune objection à faire avant la reprise des débats ?

IDA.

Non, monsieur le président.

(à ce moment les gardes entrent en tremblant et viennent se poser devant le président.)

CABILLAUD.

Eh bien ? où est-il l'accusé ?

LE 1er GARDE.

Mon pré... pré... mon prési... si... l'accu... cusé a... dis... disparu.

CABILLAUD.

Quoi ? L'accusé a disparu ? *(Rumeurs.)*

LE 2e GARDE.

Oui, mon pré... pré... oui, mon si... si..., oui, mon président ! *(Rumeurs.)*

CABILLAUD.

Ah ! ça c'est trop fort !

LE 1er GARDE.

La porte du cache... cache... la porte du cachot était ouverte... L'accu... cu... sé a laissé une carte de vi... vi... site. *(Il donne la carte.)*

CABILLAUD.

Qu'y a-t-il d'écrit ? Oh ! quel toupet. *(Il lit)* : « Je suis au café de la justice, je reviendrai dès que l'on reprendra l'audience. »

TOUS.

Oh !

CABILLAUD.

Maître, vous n'ignorez pas que votre client se met dans le cas de pouvoir être jugé et condamné par contumace.

IDA.

Je le sais, mon président, mais s'il a écrit cela, vous pouvez être certain qu'il tiendra sa parole.

CABILLAUD.

Ceci ne se serait jamais vu !

IDA.

Cela ne prouve pas que ce soit impossible. *(On frappe.)* La preuve, on a frappé à cette porte, ce ne peut être que lui.

LE GREFFIER.

(criant)

Entrez ! oh pardon, c'est malgré moi.

Scène XI

Les Mêmes, plus RICHARD.

TOUS ET LES CHOEURS.

Quoi? lui! c'est inconcevable!
On n'espérait plus le revoir,
Il vient c'est inénarrable
Devant les juges se rasseoir!

RICHARD.

Je me suis fait attendre,
Excusez-moi de ce retard,
Mais je crois vous surprendre
En vous prouvant tant d'égards!

CABILLAUD.

C'est vrai, votre malice,
Je ne la comprends pas,
Vous mettez la justice
Dans un étrange cas!

RICHARD.

J'ai telle confiance,
Que je viens sans frémir
Entendre ma défense,
Je m'en fais un plaisir.

Je me suis fait attendre,
Regagnons ce retard.
Si l'on veut tout suspendre
En ce cas je repars !
(Richard s'assied).

TOUS ET LES CHOEURS.

Vraiment ! c'est inconcevable ! *etc.*
(Tous parlent.)

LE GREFFIER.

Silence !

CABILLAUD.

Je serais bien aise de savoir comment il vous a été possible de sortir de votre cellule ?

RICHARD.

Ceci, mon président, a si peu d'importance qu'il ne vaut même pas la peine d'en parler.

CABILLAUD.

Je voudrais savoir cependant...

RICHARD.

Je regrette, mais je ne dirai rien pour ne pas changer mon système.

CABILLAUD.

Cloche de Bois !

RICHARD.

C'est moi, je crois, du moins vous l'assurez.

CABILLAUD.

Cloche de Bois, vous ne vous rendez pas vos juges favorables, vous avez tort.

RICHARD.

Ils ont si peu d'importance !

CABILLAUD.

Qu'est-ce que vous dites ?

RICHARD.

Je dis que vous êtes plein de complaisance !

CABILLAUD.

Nous verrons bien. Huissier, faites entrer les témoins oculaires, ayant assisté au dernier forfait de l'accusé.

(L'huissier prend la citation de chaque témoin qui entre et lui indique la barre).

L'HUISSIER.

(appelant)

Fille Agathe Pontaron ! *(En coulisse on crie : Fille Agathe Pontaron !)*

SCÈNE XII

LES MÊMES, plus AGATHE.

CABILLAUD.

Fille Agathe Pontaron, c'est vous ?

AGATHE.

Non, monsieur le président, c'est-à-dire oui...

CABILLAUD.

Ne vous troublez pas, mon enfant, levez la main droite.

(Agathe lève la main gauche.)

CABILLAUD.

L'autre, l'autre main.

AGATHE.

Je vas vous dire, Monsieur, pour moi c'est ma belle main, j'en fais ce que les autres font de leur main droite. Je suis une femme « gauchère ».

CABILLAUD.

Alors, c'est différent, levez la main gauche. *(Elle*

lève la main droite.) Bon, comme cela la justice est satisfaite et vous aussi : Je jure de dire la vérité, rien que la vérité, dites : Je le jure. Allons, dites cela.

AGATHE

C'est que je ne sais pas ce que vous allez me demander, monsieur, il y a des choses que j'aimerais bien ne pas devoir vous dire, il y a trop de monde. *(Cabillaud se penche du côté des juges, parle à voix basse.)*

CABILLAUD.

Si vous ne voulez pas prêter serment, votre témoignage n'aura aucun poids dans la balance de la justice.

AGATHE.

Vous comprenez, monsieur le président, je suis une jeune fille et vous un vieux monsieur, ça n'inspire pas toujours confiance. *(On rit.)*

CABILLAUD.

Hum ! Allez vous asseoir.

L'HUISSIER.

Silence ! *(Allant à la porte.)* Jean Cordier !

CABILLAUD.

Jean Cordier est le domestique de maître Laroche.

Scène XIII

Les Mêmes, plus JEAN, puis BENJAMIN,
(Jean entre et se place à la barre.)

CABILLAUD.

Nom, prénoms, âge, profession, qualité.

JEAN.

Jean Cordier, 32 ans, domestique.

CABILLAUD.

Levez la main droite : Je jure de dire la vérité, rien que la vérité, dites je le jure.

JEAN.

Je le jure.

CABILLAUD.

Que savez-vous au sujet de Cloche de Bois ?

JEAN.

Absolument rien, Monsieur le président.

CABILLAUD.

Alors, que venez-vous faire ici ?

JEAN.

On m'a fait citer, je suis venu.

CABILLAUD.

Allez vous asseoir. *(A l'huissier.)* Suivant !

L'HUISSIER.

Benjamin Simoris. *(Benjamin entre.)*

CABILLAUD.

Nom, prénoms, âge, profession, qualité.

BENJAMIN.

Benjamin Simoris, 29 ans, domestique, homme de confiance et frère de lait de M. Richard Villebois.

CABILLAUD.

Etre le frère de lait de l'accusé n'est pas une profession. Levez la main droite. *(Benjamin lève la main.)* Dites je jure de dire la vérité, rien que la vérité.

BENJAMIN.

Je jure de dire la vérité, rien que la vérité.

CABILLAUD.

Benjamin Simonis, connaissez-vous Cloche de Bois ?

BENJAMIN.

Non, monsieur.

CABILLAUD.

Vous venez de dire que vous êtes son frère de lait.

BENJAMIN.

Pardon, de Monsieur Richard Villebois, mais non de Cloche de Bois.

CABILLAUD.

Il y a cependant là une similitude de suffixe qui étonne la justice. Il est reconnu, en outre, que vous êtes au service de l'accusé puisque vous avez porté quatre-vingt-dix-neuf lettres et presqu'autant de bouquets à l'adresse de Mlle Ida Laroche, ceci pour l'aider à s'introduire chez elle.

BENJAMIN.

Cela ne prouve rien, Monsieur, vous y étiez bien à ce moment !

CABILLAUD.

Comment le savez-vous ? Faites bien attention à ce que vous allez répondre, ceci prouverait une complicité.

BENJAMIN.

Parbleu ! Je vous ai vu entrer portant un petit bouquet. (*Se tournant vers les autres.*) Ce qu'il était rigolo !

CABILLAUD.

Hum ! Hum ! Allez vous asseoir ! (*A l'huissier.*) Suivant.

L'HUISSIER.

Monsieur le médecin légiste.

BENJAMIN.

Le médecin ? Vous avez donc été souffrant ?

RICHARD.

Moi, pas du tout.

CABILLAUD.

Silence ! Monsieur, voulez-vous dire vos nom, prénoms et profession.

BENJAMIN.

Et l'âge, je tiens beaucoup à connaître l'âge de Monsieur.

CABILLAUD.

Silence !

LE MÉDECIN.

Jules-Frédéric-Marie-Antoinette Poupart.

BENJAMIN.

Poupart ! Il en a tout l'air.

CABILLAUD.

Si vous troublez encore la majesté de la justice, nous serons forcés de vous faire sortir. *(Au médecin.)* Continuez, Monsieur Poupart.

LE MÉDECIN.

58 ans.

BENJAMIN.

58 ans, on ne le dirait pas !

LE MÉDECIN.

Médecin-légiste.

CABILLAUD.

Prêtez le serment de ne dire que la vérité.

LE MÉDECIN.

Je jure de dire la vérité, rien que la vérité.

CABILLAUD.

Parfait. Dites-nous, Monsieur Poupart, les résultats de votre enquête phrénologique faite sur la personne de l'accusé.

LE MÉDECIN.

Je dois vous avouer, Monsieur le président, que

j'ai été, tout d'abord, un peu dérouté dans mon étude craniologique sur l'accusé. D'après les protubérances que présente son crâne, il n'a. ni la bosse du vol, ni celle de la destruction. Par contre, j'ai découvert au sommet de la tête, un peu en arrière de la protubérance de la vénération, les bosses de l'application, de la détermination, de l'obstination qui forment celle de l'entêtement.

RICHARD.

C'est très intéressant.

BENJAMIN.

Vous allez finir par faire votre propre connaissance.

LE MÉDECIN.

Vers le milieu des os pariétaux, la bosse du caractère posé et réfléchi est assez développée, ce qui le rend responsable de ses faits et gestes ; quant aux protubérances arrondies que j'ai découvertes de chaque côté de la tête, un peu en dehors du siège de la philogéniture, elles sont la preuve indéniable de sympathie, d'affection et de sociabilité ; oui ! Monsieur le président, la bosse de l'affectionnivité est particulièrement remarquable.

BENJAMIN.

Vous allez sortir d'ici comblé de toutes les qualités.

CABILLAUD.

Vous concluez, Monsieur Poupart ?

LE MÉDECIN.

Que l'accusé est incapable, d'après sa constitution phrénologique, si je puis m'exprimer ainsi, d'avoir commis ou de commettre le plus petit des méfaits dont il est accusé.

CABILLAUD.

C'est bien, Monsieur, vous pouvez vous asseoir.

IDA.

Monsieur le président, permettez que je souligne, à Messieurs les jurés, la déposition de M. Poupart.

CABILLAUD.

Je vous en prie, maître.

IDA.

Messieurs les jurés, je ne puis assez attirer votre attention sur la déposition que vient de vous faire le savant médecin phrénologiste, M. Poupart. Vous avez pu constater comme moi qu'il connaît à fond cette science anthropologique complète dont l'utilité est incontestable, puisqu'elle est destinée à fournir des éléments certains d'une véritable hiérarchie sociale. Dès que les facultés de l'homme sont connues, mais surtout ses facultés fondamentales basées sur la phrénologie, la règle des rapports sociaux n'est plus qu'une simple et pure déduction. C'est dans ce but, et pour seconder ma défense que j'ai appelé à mon aide les lumières du savant phrénologiste, M. Poupart. Nous sommes tous, ici-bas, destinés par la nature à un genre d'activité et d'occupation qui correspond à l'organisation cérébrale dont nous sommes doués. En partant de ce principe, établi et reconnu par la science, on ne fera jamais, d'un simple terrassier ignorant, un artiste conscient ou un savant, pas plus qu'on ne fera de cet homme un malfaiteur. *(Ida se rassied.)*

CABILLAUD.

Il est étonnant que l'accusé garde le silence le plus complet quand on l'interroge sur sa vie passée.

BENJAMIN.

Avez-vous un témoin qui le reconnaisse pour être Cloche de Bois.

CABILLAUD.

Voulez-vous vous taire !

BENJAMIN.

Permettez, Monsieur le président...

RICHARD.

Tais-toi, on va te faire sortir.

BENJAMIN.

Je n'ai rien dit.

CABILLAUD.

Faites entrer le concierge, encore un témoin oculaire.

Scène XIV

Les Mêmes, plus ROUSSARD.

L'HUISSIER.

(appelant)

Théodore Roussard.

ROUSSARD.

Voilà, Monsieur, c'est moi.

L'HUISSIER.

Allez à la barre !

ROUSSARD.

Bien, très bien, Monsieur. *(Il va à la barre, le dos tourné au président.)*

L'HUISSIER.

Tournez-vous autrement, non, par ici... là...

ROUSSARD.

Je vous demande pardon, Monsieur, c'est qu'il y a tant de monde que je ne sais pas comment me mettre, je tourne toujours le dos à quelqu'un.

CABILLAUD.

Regardez-moi.

ROUSSARD.

(Regardant attentivement le président. A part.)

Sauf qu'il a une blouse rouge, je ne lui voit rien de particulier.

CABILLAUD.

Nom, prénoms, âge, profession.

ROUSSARD.

Théodore Roussard, 55 ans, 3 mois et 2 semaines.

BENJAMIN

Il ajoute les semaines, comme on fait pour les bébés.

CABILLAUD.

Profession ?

ROUSSARD.

Concierge.

CABILLAUD.

Levez la main et dites : Je jure de dire la vérité, rien que la vérité.

ROUSSARD.

(rabaissant la main.)

Je jure de dire...

CABILLAUD.

Levez la main.

(Roussard lève la main, la regarde sans dire un mot.)

CABILLAUD.

Dites je jure...

ROUSSARD.

(rabaissant la main.)

Volontiers, Monsieur le président, je jure de dire...

CABILLAUD.

En levant la main.

ROUSSARD.

(levant la main)

Je jure de dire, en levant la main...

CABILLAUD.

Sans dire que vous levez la main.

ROUSSARD.

Je jure de dire, sans dire que je me lave la main, que je lève la main...

CABILLAUD.

Taisez-vous !

ROUSSARD.

Je suis troublé, Monsieur le président.

CABILLAUD.

Levez la main et dites, non, la main droite, et dites : Je jure de dire la vérité, rien que la vérité.

ROUSSARD.

Je jure de dire la vérité.

CABILLAUD.

Puis ajoutez...

ROUSSARD.

Puis ajoutez...

CABILLAUD.

N'ajoutez pas que vous ajoutez, dites : rien que la vérité.

ROUSSARD.

Ah ! bon, j'y suis... rien que la vérité.

CABILLAUD.

Vous avez déclaré, à l'instruction, que vous connaissiez, pour l'avoir vu, ce fameux Cloche de Bois.

ROUSSARD.

Oui, Monsieur; j'étais alors portier au château des Roches-Bleues. Au milieu de la nuit, je fus réveillé en sursaut par une ombre qui se glissait près de mon lit ; tout à coup, on me serra à la gorge et on me ficela comme un saucisson, une seconde ombre s'approcha et dit : « Eh bien, Cloche de Bois, est-ce que le cerbère est ficelé ? » Et Cloche de Bois répondit : « Oui, comme une andouille. »

BENJAMIN.

Ça ne devait pas le changer.

CABILLAUD.

Regardez l'accusé, le reconnaissez-vous ?

ROUSSARD.

Parfaitement, c'est lui qui rôdait aux environs de la maison où je suis concierge actuellement.

CABILLAUD.

Reconnaissez-vous en l'accusé le fameux Cloche de Bois dont vous parlez ?

ROUSSARD.

Pas du tout, ça je puis le garantir, ce n'est même pas son frère. Cependant, c'est lui que nous avons surpris la main dans le tiroir, après y avoir dérobé un portefeuille contenant dix mille francs ; c'est même M. le président qui les a comptés.

CABILLAUD.

Ça suffit ! Ça suffit ! on ne vous demande pas tant de détails.

ROUSSARD.

Je voulais éclairer la justice.

CABILLAUD.

Allez vous asseoir.

ROUSSARD.

Bien, Monsieur... « le tribunal ».

CABILLAUD.

(à part)

C'est à croire qu'ils veulent tous m'impliquer dans cette affaire *(Haut.)* Voyons, Clairette Parmentier.

Scène XV

Les Mêmes, plus CLAIRETTE et MAURICE.

L'HUISSIER.

Clairette Parmentier !

CLAIRETTE.

Voilà, Monsieur. *(A son mari.)* Viens, mon ami.

MAURICE.

Oui, mais ne t'agite pas, ma chérie.

L'HUISSIER.

Madame devrait se présenter seule.

CLAIRETTE.

Je suis seule, Monsieur.

L'HUISSIER.

Pardon, il y a Monsieur.

MAURICE.

Moi, je ne compte pas, je ne suis que le mari.

L'HUISSIER.

Si Monsieur le président ne s'y oppose pas, je veux bien vous autoriser...

CABILLAUD.

Laissez, huissier.

L'HUISSIER.

Passez.

MAURICE.

Merci. *(L'huissier sort.)*

CLAIRETTE.

(très empressée, pour bien faire voir qu'elle connaît le président)

Bonjour, Monsieur Cabillaud.

CABILLAUD.

Madame, n'oubliez pas que vous êtes ici devant la Cour et que la Justice vous a fait mander uniquement pour recueillir votre témoignage.

MAURICE.

Oui, ma chérie, écoute ce que te dit le président et ne réponds qu'à ce qu'il te demandera.

CLAIRETTE.

Encore faut-il que je sache que lui répondre.

CABILLAUD.

Allons, Madame, ne perdons pas de temps. *(Quelques papiers viennent de choir de la table du greffier qui se lève pour les ramasser.)*

MAURICE.

Je vous en prie, Monsieur le président, ne la brusquez pas, le médecin m'a bien recommandé de lui éviter toute émotion. *(A Clairette.)* Assieds-toi, ma chérie. *(Il prend la chaise du greffier. Celui-ci veut se rasseoir et tombe, entraînant avec lui la table et les paperasses.)*

MAURICE.

Vous vous êtes fait mal ?

LE GREFFIER.

(se frottant le bas du dos)

C'est-à-dire...

CABILLAUD.

Silence ! Que Madame ne s'énerve pas, il lui suffira de reconnaître devant Messieurs les jurés la déclaration faite chez le juge d'instruction. Levez-vous, Madame.

CLAIRETTE.

Est-ce que je peux me lever, mon ami ? Tu sais que le médecin m'a recommandé de ne pas rester trop longtemps debout.

CABILLAUD.

Deux minutes, rien que deux minutes.

MAURICE.

Lève-toi, ma chérie. *(Clairette se lève.)*

CABILLAUD.

Veuillez nous dire vos nom, prénoms, âge et profession.

CLAIRETTE.

Moussinet, Clairette, Parmentier, du nom de mon mari qui, paraît-il, est descendant de la famille des Parmentier, dont faisait partie l'illustre Antoine-Augustin Parmentier, l'agronome-économiste qui développa la culture de la pomme de terre.

CABILLAUD.

Ces détails historiques, qui donnent un certain éclat au nom de votre mari, sont peut-être très précis, mais n'ont aucun intérêt pour la justice.

CLAIRETTE.

Je voulais simplement prouver, Monsieur le président, que nous ne sommes pas les premiers venus.

CABILLAUD.

Tout cela ne nous dit ni votre âge, ni votre profession.

CLAIRETTE.

Mon Dieu, Monsieur le président, je n'ai pas de profession.

CABILLAUD.

Mais vous avez un âge.

CLAIRETTE.

Mon mari a vingt-neuf ans.

CABILLAUD.

Ce n'est pas de votre mari qu'il s'agit.

MAURICE.

Assieds-toi, ma chérie. (*Puis allant vers le président.*) Elle a vingt-trois ans.

CABILLAUD.

Puisque votre santé demande des soins assidus et constants, nous pouvons vous permettre de vous asseoir, toutefois je vous prierais de vous lever un instant, pour prêter le serment d'usage.

MAURICE.

Lève-toi, ma chérie. *(Clairette se lève.)*

CABILLAUD.

Parfait. Levez la main et dites :

CLAIRETTE.

Le médecin m'a conseillé de ne pas lever les bras.

CABILLAUD.

Décidément, Madame, si vous ne pouvez ni rester debout, ni lever la main, je me demande comment nous allons faire pour recueillir votre témoignage selon les règles de la loi.

MAURICE.

C'est très simple, mon président, puisque vous lui accordez l'autorisation de rester assise, ne pourrais-je, avec votre assentiment, lever la main à sa place ?

CABILLAUD.

Avouez que la justice n'est pas bien exigeante ; vous avez deux bras, Madame, et je vous demande de n'en lever qu'un, ne serait-ce pas plutôt une façon détournée de nous refuser votre témoignage, évitant ainsi de vous rétracter devant Messieurs les jurés ?

CLAIRETTE.

(bondissant)

Me rétracter, moi ? Je n'ai rien à rétracter, d'ailleurs vous savez comme moi, que le plus grand crime de Richard Villebois...

MAURICE.

Ne t'agite pas, ma chérie, ne t'agite pas.

CLAIRETTE.

Que le plus grand crime de Richard Villebois... est d'être amoureux de l'avocate.

MAURICE.

Du calme, ma chérie, du calme !

CLAIRETTE.

Si vous croyez que je dois prêter serment et lever les bras *(elle lève les bras)* pour me forcer à ne dire que la vérité, je la dirai bien sans jurer et sans lever les bras. *(Elle lève les bras.)*

MAURICE.

Ne lève pas les bras, ne lève pas les bras, ma chérie ! *(Brouhaha général.)*

CABILLAUD.

Silence ! Silence !

LE GREFFIER.

Silence ! On vous prie poliment de faire silence, sacrebleu ! *(Le calme se rétablit.)*

CABILLAUD.

Qu'est-ce que cela encore ?

LE GREFFIER.

Ce sont des juges et des avocats qui viennent suivre les débats.

BALLET.

Scène XVI

Les Mêmes, plus l'HUISSIER.

L'HUISSIER.

(apportant une dépêche)

Pour Monsieur le président.

CABILLAUD.

Qu'est-ce que c'est que cela ? *(Il ouvre la dépêche.)* Oh ! Messieurs, nous allions commettre une erreur judiciaire ! Cloche de Bois vient d'être arrêté.

TOUS.

Ah ! Ah !

BENJAMIN.

A la bonne heure! Mon maître est libre, ce n'est pas trop tôt. Allez, on s'en va.

CABILLAUD.

Pardon, s'il n'est pas Cloche de Bois, il est cependant l'auteur de la soustraction commise chez maître Laroche, qu'il a choisi pour défenseur.

IDA.

Du tout, ce portefeuille appartient bel et bien à M. Richard Villebois.

CABILLAUD.

Dans quel but faisait-il ce simulacre?

CLAIRETTE.

Parce qu'il est amoureux de l'avocate! Il y a une heure que je vous le dis.

CABILLAUD.

Monsieur Richard Villebois, vous êtes libre.

RICHARD.

C'est regrettable.

TOUS.

Pourquoi?

RICHARD.

Parce que je vais devoir recommencer.

FINAL

RICHARD.

Non, vraiment je n'ai pas de chance,
Je vais devoir recommencer.

IDA.

Ne comptez pas sur ma défense,
Je devrais vous la refuser!

RICHARD.

Vous oubliez donc que mon âme
Se berce d'un bel avenir
Et se consume d'une flamme
Rappelez-vous ce souvenir :
J'attendais sous la fenêtre,
Comme un fol amant, le plaisir
D'y voir un instant paraître
La belle qui me fait languir,
Tressaillant quand la dentelle
S'agitait derrière un carreau,
En émoi je pensais : c'est elle
Qui soulève un coin du rideau !

REFRAIN

Bien chère avocate éloquente,
Vous avez subjugué mon cœur
Et vous m'apparaissez charmante,
Quand je reste un instant rêveur,
Combien de châteaux en Espagne
Je construis durant tout le jour,
Mon esprit battant la campagne,
Forme de grands projets d'amour !

IDA.

Je ne puis que vous redire,
Monsieur, vous perdez votre temps,
Ce langage me fait rire
N'insistez pas plus longtemps ! (*ils se parlent*).

CABILLAUD.
(*à part*)

Ce tour n'a pas l'air de prendre
Je suis heureux de l'entendre,
Il me reste un petit espoir,
Je vais en profiter ce soir.
Mais voilà,
Je ne sais pas

Comment lui dire
Que je soupire
Et que je l'aime, l'aime tant
Depuis longtemps!

IDA.

N'insistez pas, je vous l'assure.

RICHARD.

(indiquant Cabillaud)
Préférez-vous la pomme mûre
De ce monsieur ratatiné
Parfait sujet d'antiquité!

CABILLAUD.

Eh! Eh!

RICHARD.

Je suis, eh! oui!
Plus amoureux que lui
Puisque je sacrifie
Ma liberté, ma vie.

MAURICE.

Oui, s'accuser d'être coupable,

CLAIRETTE.

C'est de l'amour! (*bis*)

MAURICE.

S'en faire une joie ineffable,

CLAIRETTE.

C'est de l'amour! (*bis*)

MAURICE.

Se laisser traîner en justice.

CLAIRETTE.

C'est de l'amour! (*bis*)

MAURICE.

Et ne craindre aucun sacrifice,

CLAIRETTE.

C'est de l'amour! (*bis*)

IDA.

J'en conviens, c'est unique,
Le geste est magnifique
Avant de recommencer,
Laissez-moi vous conseiller
De faire un grand voyage,
Ce qui serait d'un sage,
Puis, à votre retour,
Interrogez l'amour.

MAURICE.

(*reprise comme plus haut*)
Oui, s'accuser d'être coupable, *etc*.

IDA.

J'ai senti passer un frisson,
L'amour m'a frôlé de son aile
Et de sa troublante chanson
M'a fredonné la ritournelle,
Mon cœur s'est éveillé soudain,
Charmé par cette mélodie,
J'aimerai peut-être demain
Si c'est du dieu, la fantaisie!

CABILLAUD.

Par l'espoir que vous lui donnez,
Le mien me passe sous le nez,

CLAIRETTE.

Je ne crois ce qu'il vient de dire
Comment son petit cœur soupire?

MAURICE.

Vous avez assez de tracas,
Soyez avant tout magistrat!

RICHARD.

Votre devoir, la chose est claire,
Est de rester l'homme sévère.

CABILLAUD.

Ohé! ohé! C'est une erreur!
De me prendre pour un censeur.

IDA.

Qu'est-ce les magistrats?
Oui da!
Des hommes de loi,
Qui ne sont pas de bois!
Chez eux la parole est loquace,
C'est qu'ils ne sont pas faits de glace,
Ah! oui le magistrat,
Eh! la!
Ne sachant pas pourquoi
Son cœur est en émoi,
Pour mieux plaider la grave affaire
Bientôt s'embarque pour Cythère!

COUPLET

CLAIRETTE.

L'avocat se fait enjôleur,
Sous le regard qui l'incendie,
Et dans sa longue plaidoirie
On devine le beau parleur,

RICHARD.

Souvent le sourire malin,
Que lui décoché sa cliente,
A rendu la cour indulgente
Devant ce coup d'œil assassin!

TOUS ENSEMBLE.

Qu'est-ce les magistrats? *etc.*
(Mouvement général.)

RIDEAU.

Acte Troisième

Chez l'Avocate.

Décor : Intérieur luxueux où l'on devine plus d'aisance qu'au premier acte.

Scène Première

Les CHOEURS et JEAN.

LES CHOEURS.

Nous reviendrons tout-à l'heure,
Nous reviendrons! (*bis*)
Sa défense est la meilleure,
Nous la voulons! (*bis*)
On lit dans chaque chronique,
Ses grands succès! (*bis*)
Elle gagne, c'est unique,
Tous les procès! (*bis*)

JEAN.

Si vous voulez voir Mademoiselle, revenez donc vers deux ou trois heures.

UNE CLIENTE.

Volontiers, il s'agit...

JEAN.

Vous lui expliquerez cela.

LA 2e CLIENTE.

Je voulais lui demander...

JEAN.

Inutile, Madame, je ne pourrais pas vous répondre.

LE CLIENT.

Figurez-vous que ma femme me trompe et je venais demander à l'avocate...

JEAN.

Elle arrangera cela.

LE CLIENT.

Je ne veux pas qu'elle l'arrange.

JEAN.

Alors, revenez vers deux heures.

TOUS.

Vers deux heures, j'y serai, moi aussi, sans faute.

LES CHOEURS.

Nous reviendrons tout à l'heure, *etc.*

(Sortie.)

Scène II

JEAN, puis ROUSSARD.

JEAN.

Décidément, les temps sont changés. Avant, c'est à peine si nous recevions deux clients par semaine, à présent dix, quinze, vingt par jour. *(On frappe.)* Encore ! Entrez !

ROUSSARD.

Ce n'est que moi. *(Il tient une carte postale.)* Et pour ne pas changer les habitudes, j'apporte une carte postale.

JEAN.

Toujours de lui ?

ROUSSARD.

Naturellement. Savez-vous bien que de ce train-là, il finira par faire le tour du monde.

JEAN.

C'est vrai, chaque jour il nous vient cinq ou six cartes et toujours d'une autre ville, si ce n'est d'un autre pays.

ROUSSARD.

Dites-moi, est-ce que l'avocate leur fait subir le même sort qu'aux bouquets d'autrefois ?

JEAN.

N'en dites rien.

ROUSSARD.

C'est promis.

JEAN.

Eh bien, elle les garde dans ce tiroir.

ROUSSARD.

Il finira par l'apprivoiser.

JEAN.

En tous les cas, elle lui doit une fameuse renommée. *(Il dépose la carte sur le bureau.)*

ROUSSARD.

Qui lui a valu de plaider le procès du vrai Cloche de Bois. Y a pas à dire, elle a eu de la chance, ça n'arrive pas à des gens comme nous.

JEAN.

Parbleu, vous n'êtes pas avocat !

ROUSSARD.

C'est vrai, mais j'aurais pu le devenir.

JEAN.

Seulement, vous vous êtes trompé de porte.

ROUSSARD.

Et je suis devenu portier. Ah ! ah ! *(Il sort en riant.)*

Scène III

JEAN, puis AGATHE.

JEAN.

(appelant)

Agathe ! Agathe !

AGATHE.

(en coulisses)

Voilà, je viens...

JEAN.

Ne te dérange pas, c'est pour te dire que je m'éclipse un instant, si on sonne, tu iras ouvrir.

AGATHE.

(entrant)

Bon, mais ne reste pas longtemps, la patronne pourrait revenir.

JEAN.

Pas de danger, elle plaide le procès Vinelly aujourd'hui. Au revoir. *(Il sort.)*

AGATHE.

Tu ne m'embrasses pas ?

JEAN.

(à la porte)

C'est du temps que tu me fais perdre.

Scène IV

AGATHE, puis IDA.

AGATHE.

Il n'est plus avec moi comme avant. Est-ce que, par hasard, il en regarderait une autre ? *(Elle s'approche du bureau et voit la carte postale.)* Tiens ! une nouvelle carte ! C'est de M. Richard

Villebois. En voilà un en qui j'aurais confiance. C'est un mari comme ça qu'il me faudrait. *(Elle lit la carte.)* « Chère Ida... Votre silence m'a permis de vous appeler ainsi, je suis devant les pyramides. Benjamin me dit qu'elles sont majestueuses; à moi, elles me paraissent bien petites auprès de mon amour qui est sans bornes... » C'est-y gentil d'écrire des choses comme ça.

IDA.

(entrant)

Eh bien! Agathe?

AGATHE.

Je... je regardais les pyramides... Comme c'est... petit! Mademoiselle a déjà fini au palais?

IDA.

Le procès est remis à huitaine.

AGATHE.

(donnant la carte)

Pour Mademoiselle.

IDA.

(après l'avoir lue)

Est-il venu du monde?

AGATHE.

Jean a dû renvoyer beaucoup de visiteurs. *(On sonne.)*

IDA.

Déjà! Oh! non, je n'y suis pour personne.

AGATHE.

Bien, Mademoiselle. *(Elle sort.)*

IDA.

Un peu de repos, mon Dieu! *(Elle relit la carte postale, puis la met dans le tiroir auprès des autres.)*

AGATHE.

C'est Monsieur Maurice.

IDA.

Lui !... C'est différent, qu'il entre. *(Agathe ouvre la porte, laisse passer Maurice et sort.)*

Scène V

IDA et MAURICE.

MAURICE.

Chère amie !

IDA.

Vous êtes seul ?

MAURICE.

Pour l'instant. Je précède Clairette qui m'assurait que j'aurais trouvé porte de bois.

IDA.

Elle avait presque raison, je rentre à l'instant. Mais parlez-moi de vous, de votre bonheur ; vous avez donc quitté la campagne ?

MAURICE.

Nous sommes des citadins invétérés.

IDA.

Et clairette se porte bien ?

MAURICE.

A ravir, mais vous aussi à ce que je vois ?

IDA.

Très bien, je vous remercie. Vous ne me parlez pas du petit Parmentier ?

MAURICE.

Vous allez le voir, c'est bien mieux.

IDA.

Vous me restez à déjeuner ?

MAURICE.

C'est que...

IDA.

Si ! Si ! Clairette ne demandera pas mieux que de rester auprès de son amie Ida. Je vais prévenir Agathe, vous permettez ?

MAURICE.

Faites donc, je vous en prie.

IDA.

(revenant)

Qu'il est loin le jour où vous parliez de divorce !

MAURICE.

Ce n'était pas moi, ma chère Ida, et je vous assure que je tremblais assez devant les menaces de ma femme. Il n'y avait qu'un petit Parmentier qui pouvait ramener les jours heureux.

IDA.

Et chasser le nuage, je vous l'avais dit. *(Elle sort.)*

Scène VI

MAURICE, seul.

MAURICE.

I.

J'avais, avec chagrin,
Remarqué que Clairette
Prenait un air taquin
Et faisait la coquette,
Je me mis à penser
Serait-elle infidèle ?
Son cœur pourrait changer
Le bonheur est si frêle !

REFRAIN

Je disais, non sans raison,
Quelle tête ferais-je donc
Pour un mari (*bis*)
Et de paraître bouffon
Ça me donnait le frisson
C'était ainsi.
Je disais, non sans raison,
Quelle tête aurais-je donc?

II.

Devant le grand miroir
Reflètant mon image,
J'eus comme peur d'y voir
D'un cornard le visage,
Mais la glace me dit :
Ne fais pas cette mine
Clairette, Dieu merci,
N'est pas une coquine!

REFRAIN

Je disais, non sans raison, *etc.*

III.

Le cœur plus rassuré
Et la tête légère,
Au petit potager
J'allai, plein de mystère,
Le ruisseau qui coulait
Reflèta ma figure
Pendant qu'il me disait
Comme dans un murmure :

REFRAIN

Regarde-toi, mon garçon,
Je ne t'en dirai pas plus long

C'est que voilà (*bis*)
Bientôt un beau gros garçon
Animera ta maison
Et d'un papa
Tu porteras le doux nom.
Je ne t'en dis pas plus long!

Scène VII

MAURICE, IDA, puis AGATHE, puis CLAIRETTE et LA NOUNOU.

IDA.

Voilà qui est fait.

MAURICE.

J'ai oublié de vous demander des nouvelles de...

IDA.

De qui ?

MAURICE.

Je suis peut-être indiscret ?

IDA.

Du tout ! *(On sonne.)* Je vous conterai cela tout à l'heure. *(Agathe traverse la scène et va ouvrir.)*

CLAIRETTE.

Chère Ida ! *(Elles s'embrassent.)*

IDA.

Ma bonne Clairette, comme te voilà changée.

CLAIRETTE.

Tu permets que je te présente notre fils ?

IDA.

Comment donc !

CLAIRETTE.

Entrez, nounou.
(Agathe regarde le poupon que porte la nounou.)

IDA.

Voyons ce petit mignon, oh! qu'il est gentil!

AGATHE.

(pleurniche.)

Hi! Hi!

CLAIRETTE.

Eh bien? Qu'avez-vous Agathe?

AGATHE.

Quand je pense que j'ai été aussi petite que ce Jésus, ça me fait de la peine!

MAURICE.

Ce n'est pas une raison pour pleurer.

AGATHE.

Hi! Hi! quand je pense que j'ai eu son innocence, ça me fait de la peine.

MAURICE.

Naturellement!

AGATHE.

Hi! Hi! J'aurais voulu rester enfant toute ma vie.

CLAIRETTE.

On n'apprécie cela que plus tard.

AGATHE.

Hi! Hi! J'étais si intelligente quand j'étais petite.

LA NOUNOU.

(pleurnichant).

Hi! Hi! Moi aussi! Hi! Hi!

MAURICE.

On ne pleure jamais bien qu'à deux. Nounou accompagnez Agathe, vous pourrez tout à loisir pleurer sur votre enfance.

AGATHE.

(à la nounou).

J'étais si mignonne quand j'étais petite.

LA NOUNOU.

Hi! Hi! Moi aussi. *(Elles sortent).*

CLAIRETTE.

Après ce petit incident touchant, nous allons pouvoir te demander de tes nouvelles.

IDA.

C'est de toi qu'il faut parler.

CLAIRETTE.

Nous, vois-tu, nous sommes heureux et le bonheur n'a pas d'histoire.

MAURICE.

Mais vous m'avez promis de nous parler de Monsieur Villebois.

IDA

(les faisant asseoir.)

Tout ce que je sais, c'est qu'il est parti faire le tour du monde.

CLAIRETTE.

Pour t'oublier?

IDA.

J'en doute, puisqu'il m'envoie de ses nouvelles par chaque courrier.

MAURICE.

J'ai idée que vous allez le voir revenir tout-à-coup.

IDA.

Peut-être, mais pas de si tôt, sa dernière carte, arrivée ce matin, vient de l'Egypte.

CLAIRETTE.

Il t'envoie des cartes postales ?

IDA.

Il ne m'envoie que cela. Regarde ! *(Elle retire toutes les cartes postales et les étale sur le bureau.)*

CLAIRETTE.

Tiens ! Tu les gardes, il y a progrès.

IDA.

C'est pour les timbres.

CLAIRETTE.

Veux-tu que je te dise ?...

IDA.

Non, non, viens te débarrasser.

CLAIRETTE.

(en sortant)

Quand il est parti, tu le regrettes.

MAURICE.

(au public)

Quand il est là, elle le fuit.

Scène VIII

CABILLAUD et AGATHE, puis IDA, CLAIRETTE et MAURICE.

(*On sonne. Agathe, après un temps, va ouvrir.*)

CABILLAUD.

Mademoiselle Laroche est chez elle ?

AGATHE.

Oui, Monsieur, mais elle m'a recommandé de dire qu'elle n'y était pas.

CABILLAUD.

Ne la dérangez pas, vous pourrez me renseigner.

AGATHE.

Faut-il lever la main ?

CABILLAUD.

Pourquoi faire ?

AGATHE.

Pour jurer de dire la vérité.

CABILLAUD.

Ce n'est pas cela qui vous forcera à me la dire, je me contenterai de vous croire. Agathe, avez-vous aimé ?

AGATHE.

Oui, Monsieur.

CABILLAUD.

Alors vous devez comprendre ce qui se passe là. Voilà des mois que je suis seul sur le terrain de la conquête et je n'ai pu lui arracher un mot, une promesse... *(Voyant les cartes postales.)* Oh ! des cartes postales ! Ils s'écrivent ! Je le croyais au bout du monde, mais je vois que sa pensée est ici !

IDA.

Eh bien ? Agathe, je vous ai dit que je n'y étais pour personne ?

CABILLAUD.

Pas même pour moi ? Vous y êtes bien pour les cartes postales. *(Agathe sort.)*

IDA.

J'en fais collection.

CABILLAUD.

Ah ! Je vous en enverrai aussi.

IDA.

Vous allez donc faire le tour du monde ? Quel bonheur !

CABILLAUD.

Il n'en est nullement question.

CLAIRETTE.

Je me disais bien que je reconnaissais cette voix. Ce cher Monsieur Cabillaud ! Viens donc Maurice. *(Maurice entre.)*

CABILLAUD.

Comme on se retrouve ! Je vois avec plaisir que ça va très bien chez vous.

MAURICE.

Ça va mieux que très bien !

IDA.

A propos, vous aimez les enfants, mon président?

CABILLAUD.

Vous en avez donc ?

IDA.

Moi ? Oh ! non !

CABILLAUD.

Vous savez par le temps qui court, on ne sait plus... les cartes postales, la télégraphie sans fil... *(On sonne.)*

SCÈNE IX

LES MÊMES, plus BENJAMIN et RICHARD.

BENJAMIN.

(entrant)

J'ai sonné par politesse, mais la porte était ouverte.

CABILLAUD.

Lui ! L'autre doit le suivre. Savez-vous bien, Monsieur...

BENJAMIN.

Pardon, je n'avais pas fini. Mademoiselle, je me roule moralement à vos pieds, pour vous prier de m'écouter un instant. Depuis les quelques mois que nous parcourons le monde, je ne suis plus un homme, je suis un remorqueur. Je traîne derrière moi une carcasse humaine dans laquelle il y a un cœur qui souffre, n'ayant qu'une seule pensée, vous ! J'ai employé tous les moyens pour lui faire comprendre qu'il n'y avait pas qu'une femme sur terre. Je lui ai présenté des négresses, leur vue

lui donnait des idées noires, des chinoises, le jaune est une couleur qui plaît à très peu d'hommes, enfin des femmes turques, les seules qui auraient peut-être pu lui plaire ne pouvaient lui montrer leur visage !. Que faire, sinon vous le ramener après ces quelques mois de remorquage inutile ?

IDA.

Comment se fait-il que je reçois ce matin une carte d'Egypte et que vous arrivez, pour ainsi dire, en même temps qu'elle ?

BENJAMIN.

Après l'avoir mise à la poste, nous décidâmes de revenir.

CLAIRETTE.

Nous allons te laisser.

IDA.

Tu me conseilles donc ?

CLAIRETTE.

De le recevoir.

CABILLAUD.

Imprudence ! Imprudence ! Il va vous parler de son amour.

IDA.

Et puis ?

CABILLAUD.

Et puis vous allez l'écouter, ensuite vous allez le croire...

MAURICE.

Et si cela était ?

CABILLAUD.

Mon âge me permet de passer devant, car moi aussi je vous aime.

BENJAMIN.

Comme un père, vous l'aimez comme un père, mais lui...

CABILLAUD.

Je lui cède la place, vous voyez, avec la certitude que vous vous direz après réflexion faite qu'un homme comme moi est un homme sur...

BENJAMIN.

Un homme mûr.

CABILLAUD.

Un homme sur lequel on peut s'appuyer. *(Il s'appuie sur le coin du bureau et fait un faux mouvement.)*

CLAIRETTE.

Venez, Monsieur Cabillaud.

CABILLAUD.

Je m'en vais confiant.

Scène X

IDA, BENJAMIN, RICHARD.

IDA.

Priez M. Villebois d'entrer. *(Benjamin salue et sort, Ida cache les cartes dans son tiroir. Richard entre.)*

RICHARD.

Mademoiselle.

IDA.

Monsieur. *(Elle lui indique une chaise.)*

RICHARD.

Merci ! Mademoiselle, laissez-moi vous dire, tout d'abord, que je suis on ne peut plus heureux d'être reçu par vous-même ; cela me permet de constater que votre santé est excellente.

IDA.

Vous avez fait bon voyage ?

RICHARD.

Je ne sais pas, d'ailleurs je n'ai pas voyagé.

IDA.

Ah !

RICHARD.

J'ai erré, par le monde, comme une âme en peine. Ah ! Si vous aviez été à mes côtés pour m'indiquer toutes les beautés que je n'ai pas vues...

IDA.

J'ai donc pris une si grande place dans votre existence ?

RICHARD.

Vous occupez, dans ma vie, plus qu'une place, vous la comblez tout entière, ne cherchez ni le pourquoi, ni le comment, l'empire de la femme naît d'un regard, d'une larme, d'un soupir, d'un rien. C'est ainsi parfois que naissent les plus grandes amours.

IDA.

Je vous ai donc fait beaucoup de peine ?

RICHARD.

Beaucoup, non, pas encore, puisque vous pourriez m'en faire davantage.

IDA.

Ne m'en voulez pas...

RICHARD.

Je ne vous en veux pas, le fait de me recevoir rachète toute l'indifférence que vous avez manifesté à mon égard.

IDA.

Je n'ai jamais été aussi indifférente que vous le croyez.

RICHARD.

(se rapprochant)

Ah ! vraiment !

IDA.

Mais je suis un peu sauvage, et puis je ne vous connaissais pas.

RICHARD.

Vous auriez pu apprendre à me connaître... A présent, c'est tout fait, M. Poupart, par son étude phrénologique, doit vous avoir édifiée sur mon caractère. Ah ! si toutes les jeunes filles que l'on destine au mariage connaissaient, comme vous, celui qu'on leur présente pour époux, ce serait une garantie de bonheur certain.

IDA.

C'est vrai cela.

RICHARD.

(se rapprochant.)

Si c'est vrai! La femme devrait connaître l'homme avant de l'aimer.

IDA.

Ce serait prudent.

RICHARD.

Vous me connaissez, eh bien! aimez-moi.

IDA.

Comme ça, tout de suite!

RICHARD.

Ce ne serait que me rendre une preuve en échange de toutes celles que je vous ai données.

IDA.

Je vous donnerais la meilleure.

RICHARD.

Il n'y a que celle-là qui pourrait faire de moi ce que j'étais avant de vous connaître.

IDA.

Que voulez-vous dire?

RICHARD.

Que sans vous, il me semble être la moitié de moi-

même. Malgré toutes les joies, toutes les satisfactions que je pourrais avoir, si je ne pouvais vous les faire partager, mon bonheur serait celui d'un roi sans royaume. (*La musique commence doucement. Insensiblement Richard s'approche d'Ida, lui prend la main, puis dans un murmure*) Ida... ma chère Ida !

IDA.

Richard !

RICHARD.

Je serai pour toi ce que je puis et dois être. *(Ils s'embrassent.)*

DUO

REFRAIN

IDA.

J'ai senti passer un frisson,
L'amour m'a frolé de son aile

RICHARD.

Et de sa troublante chanson
A fredonné la ritournelle.

IDA.

Mon cœur s'est éveillé soudain,
Charmé par cette mélodie,

RICHARD.

Tu devais m'aimer, c'est certain,
Faisant du dieu, la fantaisie.

COUPLET

IDA.

A moi l'amour et le bonheur,
Je veux t'aimer sans trêve!

RICHARD.

A moi le charme de ton cœur,
Dont l'aurore se lève!

ENSEMBLE.

La main, dans la main, tous les deux,
Parcourant le chemin de la vie,
Nous suivrons notre rêve heureux.
Douce folie!

REFRAIN

IDA.

J'ai senti passer un frisson *etc*.

(après le chant ils s'embrassent).

Scène XI

IDA, RICHARD, CABILLAUD et BENJAMIN.

CABILLAUD.

Ah!

BENJAMIN

Qu'y a-t-il?

CABILLAUD.

Vous ne les avez donc pas vus?

BENJAMIN.

Qu'est-ce que ça peut vous faire?

CABILLAUD.

C'est une émotion trop forte pour moi, j'ai une maladie de cœur, alors... Ah! ah!

BENJAMIN.

Voyons, mon vieux Cabillaud.

CABILLAUD.

Oh! oh!

BENJAMIN.

Qu'est-ce qu'il a donc à faire des yeux de poisson... dont il porte le nom.

CABILLAUD.

Ah ! non, c'est trop fort, l'émotion me suffoque. Est-ce que je n'ai pas la jaunisse ?

BENJAMIN.

Non, pas encore, c'est dommage.

CABILLAUD.

Pourquoi ?

BENJAMIN.

Le jaune vous irait bien !

(Pendant cette scène Ida et Richard sont remontés en se parlant à voix basse.)

CABILLAUD.

Pardon, je n'y tiens plus, je voudrais savoir...

IDA.

Quoi donc ?

CABILLAUD.

Me suis-je trompé ? Oh ! dites-moi que je me suis trompé.

RICHARD.

Mais à quel sujet ?

CABILLAUD.

Ce n'est pas à vous que je m'adresse, Monsieur, c'est à Mademoiselle Ida.

IDA.

Que voulez-vous dire, enfin ?

CABILLAUD.

Dites-moi si j'ai bien vu ! Dites-moi si sa lèvre s'est posée sur votre joue pour vous donner la première commotion ineffable qui enveloppe, ravit et fait palpiter le cœur, tressaillant tout entier sous l'attouchement imperceptible du premier contact agréable de la caresse. En un mot, vous a-t-il embrassée ?

IDA.

Vous dire non, serait mentir.

CABILLAUD.

Vous voyez que je ne me trompais pas lorsque je vous disais qu'il vous ferait la cour.

IDA.

Je ne dis pas !

CABILLAUD.

Et qu'il vous dirait : Je t'aime ! Je t'aime ! N'est-ce pas qu'il vous a dit : je t'aime?

IDA.

Non.

CABILLAUD.

Hein ?

IDA.

Il me l'a chanté.

CABILLAUD.

Oh ! Mais moi aussi je vous l'aurais chanté et sur tous les tons, si vous l'aviez voulu.

BENJAMIN.

Vous ne perdez rien pour attendre.

CABILLAUD.

Vous croyez ?

BENJAMIN.

Une cinquantaine d'années, par exemple.

Scène XII

Les Mêmes, plus MAURICE, CLAIRETTE, puis JEAN et les CHOEURS.

CLAIRETTE.

On nous oublie !

IDA.

Du tout, puisque j'ai suivi ton conseil.

MAURICE.

Et le résultat ?

IDA.

C'est que je vous présente mon futur mari.

BENJAMIN.

Enfin, je vais reprendre ma petite vie tranquille. *(On se serre la main pendant que Jean entre.)*

JEAN.

Mademoiselle, ce sont des clients pour la consultation, ils assiègent la porte.

IDA.

Faites entrer. *(Les chœurs entrent et parlent entr'eux.)*

RICHARD.

Si vous vous croyez dans votre droit, Mesdames et Messieurs, vous avez raison de vous adresser à l'avocate. Mais, on ne peut assez vous le dire : réfléchissez bien avant de vous lancer dans un procès.

IDA.

Aussi vous en aurez tout le loisir.

TOUS.

Comment cela ?

RICHARD.

Pendant que nous ferons notre voyage de noce.

TOUS.

Quoi ? Notre avocate se marie ?

CABILLAUD.

Eh ! oui. Que voulez-vous, le magistrat a de ces faiblesses, ce n'est jamais qu'un homme, même quand c'est une femme.

FINAL

TOUS.

Qu'est-ce les magistrats? *etc.*

RIDEAU.



OPÉRETTE EN TROIS ACTES

DE

L. GERREBOS & G. DE CRÉSAC

MUSIQUE DE

H. ACKERMANS

